



Terre sans loi

Tom West

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

WESTERN

TERRE SANS LOI

tom west



WESTERN

TERRE SANS LOI

tom west



TOM WEST

TERRE SANS LOI

(Flaming Feud)

Traduit de l'américain par Michael EICHELBERGER

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°24

CHAPITRE PREMIER

Ils venaient du Texas – le grand Patrick Rourke à la barbe broussailleuse et ses trois fils : tous cow-boys endurcis, à la selle mexicaine ornée d'un bossoir de cuivre poli par l'usage. Tous rouquins, aux cheveux couleur de flamme. Une équipe de durs à cuire, à la peau plus tannée, basanée, que le cuir de leurs longs fouets de bouvier. Ils avaient traîné leur chariot bâché à travers les bancs de sable du rio Grande, le désert du Mercilla, les cols escarpés des Peloncillos... puis la grande descente vers la vallée ensoleillée de San Simeon. Ouest. Toujours ouest. Poudreux, crasseux, barbus, lancés sur la vieille piste des coureurs des bois et des pionniers, assoiffés, cupides, sentant déjà dans leurs doigts sales et rapaces la riche terre d'abondance, l'herbe ondoyante, les immenses troupeaux, et de beaux coffres mexicains à la ferronnerie travaillée, tout baveux d'or, d'argent, de pierreries.

Mais longue et dure était la piste – jonchée de grossières croix de bois, de squelettes blanchis.

— *Andale !...* En avant !

De l'aube au crépuscule, dégageant le chariot ensablé, mangeant, buvant en selle, les yeux durs et fous rivés sur l'occident. « *Andale !* »

Et c'est ainsi que par une belle journée sans nuages le gang Rourke s'engagea dans la vallée des Squelettes et apparut au bout de la grand-rue poussiéreuse, endormie, de la paisible bourgade d'Adobe, une « ville à vaches » perdue sur les rives de la Lost River.

Au coucher du soleil, la famille aux cheveux rouges campa à Bitter Spring, lieu de fraîcheur et de verdure tapi dans un vert repli de vallon, à vingt miles du village. Un ruisseau murmurait entre des herbes hautes et grasses, débordant çà et là de son lit pour inonder la prairie de flaques miroitantes. Les yeux du grand Patrick Rourke, irrités par la poussière, striés de fines veinules rouges, examinèrent d'un air approbateur le paysage enchanteur : un gazon digne d'un terrain de golf couvrait ainsi qu'une épaisse moquette les pentes douces de collines rondes et égales ; des boutons d'or et des vaches brunes animaient ce tableau champêtre pour lui donner une note pastorale et civilisée.

Tim Rourke, le fils aîné, long gaillard dégingandé au visage en lame de couteau, descendit de cheval. Il étira ses membres démesurés, s'allongea à plat ventre au bord du ruisseau et but avec avidité.

— Vingt dieux ! p'pa... Il en bavait de plaisir, s'essuyant la bouche d'un revers de manche. « J'ai pas bu une eau aussi bonne depuis qu'on a traversé le rio. »

Le père de famille acquiesça, sa barbe déchirée par un sourire rapace.

— C'est ici qu'on va s'installer, décida-t-il sans hésitation.

Merl, le plus jeune, seize ans à l'automne, sauta du chariot où, sur le siège du cocher, il voyageait à côté de son père ; il détacha les mules qui suivaient le convoi, pareilles à des alpinistes en cordée, les conduisit à l'eau où ses frères faisaient déjà boire les chevaux.

Nul manche de charrue n'émergeait de la bêche ; pas la moindre cage de grillage, remplie de poules caquetantes, ne bringuebalait sur les flancs du chariot – pas un convoi de paysans. Patrick Rourke avait les jambes en cerceau ; vieux routier du célèbre Chisholm Trail qu'il avait patrouillé en long, en large et en travers, il ne dédaignait point, à l'occasion et lorsque personne ne se montrait à l'horizon, se servir d'un fer à marker sur du bétail qui, heu... n'avait probablement pas de propriétaire. Dès la mort de sa femme il avait vendu sa misérable ferme rocailleuse, non loin de San Antonio, au Texas, empilé les belles pièces d'or estampillées de l'aigle américain dans une ceinture de toile bien serrée sur son ventre musclé et : « *Andale !* » Ce satané Texas devenait d'ailleurs invivable depuis quelque temps. Les « Rangers » sur une rive du rio Grande. Les « Rurales » sur l'autre. Bientôt viendrait le jour où un honnête homme ne pourrait même plus passer nuitamment un troupeau volé à travers un gué clapotant...

Non, nulle larme ne mouilla la joue boucanée d'un Rourke quand le chariot sortit en cahotant des faubourgs de San Antonio. Ce nom de famille droit issu des vertes prairies de la douce Irlande était fort connu des patrons de tavernes et de tripots qui ne le prononçaient qu'avec un mélange d'animosité et de crainte ; les policiers, eux, le prononçaient avec une franche hostilité.

Patrick Rourke. Masque de fauve aux os saillants, sculpté dans du granit. Dégaine d'ours trapu et puissant. Son costume de velours côtelé, sa chemise sans col, évoquent davantage le paysan du Danube que le cow-boy américain ; mais pendant le long de sa cuisse, sous le veston et en dépassant, un colt « Peacemaker » à la crosse de noyer patiné par un usage fréquent sinon « pacificateur ». Sur le crâne un vieux feutre Stetson cabossé, à la calotte tachée, décolorée par la sueur exsudée lors d'innombrables randonnées sous d'ardents soleils.

Les fils ressemblaient beaucoup à leur père de visage – mais grands, minces, long torse cylindrique et hanches étroites.

Et c'est la nuit, après un bref crépuscule en technicolor. Une cafetière noire de suie chante sur un lit de braises ; assis, allongés autour du feu, taciturnes et graves, les Rourke fument des cigarettes roulées dans du papier maïs ; Merl, le jeunot, accroupi, rôtiissait des boules de pâte enfilées sur une baguette pour faire des brioches. Soudain claquent sur les pierres du ruisseau les sabots ferrés d'un cheval, deux cavaliers émergent de l'obscurité des saules, deux cow-boys en route vers leur ranch, la journée finie. Avec un : « B'soir ! » nonchalant et impersonnel ils passent devant les pionniers, mènent leur monture vers une petite mare où les bêtes boivent à grand bruit de naseaux. Un cow-boy s'avance, longues jambes, grand chapeau en arrière, éclairé par les reflets dansants du feu.

— Alors, les gars. En route vers le Far West ? interroge-t-il, aimable.

Le patriarche à la flamboyante barbe détourne à peine la tête pour répondre : « Non. On s'installe ici. » Nul défi dans sa voix, simplement une affirmation catégorique. Le sourire du vacher resplendit au rougeoiement des braises. Voix d'instituteur persuasif expliquant à de jeunes enfants :

— Le ruisseau, les terres... tout appartient au *Box H*. Il n'y a plus de pâturage libre, ici.

Les doigts dans le nez : « *Box H* ? Quek cék ça ? »

— Le plus grand ranch du pays, déclame le cow-boy en se rengorgeant. Rock Hansen, propriétaire. Il possède toutes les terres entre la Lost River et les monts Malpais.

L'ombre d'un sourire erre sur le mufle de l'Irlandais rouquin.

— *Possédait* !... Il se retourne pour regarder l'intrus bien en face et récite d'un ton docte : « Par acte du congrès des États-Unis, ratifié à Washington, la terre des nouveaux territoires ouverts à la colonisation appartient... »

— ... aux premiers arrivants, je sais, je sais... Il a l'air de trouver cela très drôle. Il balaie l'herbe avec son chapeau dans un salut comique de mousquetaire et se retire en lançant d'un ton narquois : « Bonne chance, les enfants ! »

Longtemps on entendit les pas des chevaux sur le sol spongieux. Patrick Rourke cracha sur les cendres, regarda ses fils et marmonna entre ses dents :

— Dès la première lueur de l'aube, on va prendre des caillasses dans le lit du ruisseau et construire une digue.

*

* *

Les rayons jaune paille d'un soleil encore caché incendiaient les crêtes des montagnes à l'horizon mais la vallée des Squelettes reposait

encore dans une brume diaphane, quand cinq cavaliers armés comme des révolutionnaires mexicains se heurtèrent, l'œil ahuri, à un mur de pierres sèches haut de cinquante centimètres. De cet obstacle, dérisoire en soi, pointaient de longs canons bleutés et menaçants. Sur un signe de leur chef, les hommes du *Box H* se déployèrent en éventail et « Rock » Hansen mit pied à terre en serrant la mâchoire comme un mastiff hargneux.

— Hé, là-bas, les immigrants !...

Sa voix tonnait dans l'aurore calme. Et répondit de derrière la barricade une salutation tout aussi affable : « Avancez seul et sans armes si vous voulez causer, mister. » Devant le silence qui s'éternisait et le peu d'empressement à obéir, le pionnier reprit : « Qui êtes-vous ? »

Un rugissement déchira les écharpes de brume.

— Hansen, du *Boxed H* !... Et vous ?

Cent cinquante éléphants parurent barrir ensemble :

— Rourke ! du Texas !

— Allez plus loin vers l'ouest. Vous trouverez des terres là-bas.

— Celle-ci nous plaît. On reste.

La silhouette du rancher se fond dans le brouillard, on n'entend plus un son hormis le doux et égal gazouillis du cours d'eau ; l'herbe est froide, mouillée de rosée. Les pionniers scrutent avec anxiété la prairie noyée de brume, doigt sur la gâchette, avalant leur salive. Où sont passés les cow-boys ? Hors de vue, Rock Hansen tient une brève conférence à voix basse avec son contremaître, Dave Winters. Plusieurs minutes s'écoulent, interminables. Et la voix de stentor à nouveau :

— C'est notre dernier avertissement, Rourke ! Entasse tes affaires dans ta guimbarde et calte !

— Viens le dire ici... Rauque, chargée de rage contenue : « J'ai la loi pour moi. N'essaye pas de m'intimider, Hansen, je connais mes droits. Si tu nous cherches des crosses je me ferai protéger par le shérif. »

— ... le shérif ! ricane tout bas le contremaître. Et il crache dans l'herbe.

Le rancher lui parle à l'oreille, Winters s'élance, aboie des ordres brefs aux cavaliers qui s'écartent davantage, à droite, à gauche ; Rock lui-même remonte en selle. Les cow-boys retiennent leur monture afin de faire le moins de bruit possible dans l'herbe mouillée, tourbeuse. Ils avancent, venant de trois directions à la fois. Le ruisseau, les saules, la brume nacrée, traversée par d'éblouissants rayons de soleil. Vaguement... devant eux... la barricade : trait grisâtre, difficilement perceptible. Et impossible d'évaluer la distance... À plat ventre derrière les pierres sèches, les Rourke, l'œil collé à la mire, surveillent

l'herbe grasse, riche, qui ondoie avec mollesse dans la brise matinale, lourde de rosée. On n'y voit pas à vingt pas avec cette satanée brume ! vivement le soleil...

Quelque chose bouge.

Ba-Wang !... tonne le Winchester de l'Irlandais.

La prairie tout entière se met en mouvement, chevaux ! cris ! colts ! fumée !... Les cow-boys chargent au grand galop ! Ils sortent du brouillard en piaulant comme des Sioux ! penchés sur l'encolure, vidant leur barillet.

Feu nourri de la barricade. Les Texans pompent les leviers des fusils, pompent, tirent, pompent ! tirent !... La fusillade explose dans la vallée des Squelettes, roule entre les saules, jusqu'aux premiers contreforts des montagnes. Un cavalier d'un bond prodigieux saute par-dessus le petit mur, vidant son revolver au passage. Un autre déboule de flanc, à bride abattue, crachant plomb et flammes. *Yaaaaaaaa... Hou !* Face à l'ouvrage défensif, Hansen et son contremaître mitraillent à bout portant tout ce qui bouge au-dessus des pierres.

Les Winchester se taisent soudain.

Deux colts aboient encore. Hansen, l'arme au poing, s'approche sur la pointe des pieds...

— C'est fini, boss, constate une voix à l'accent sudiste traînant.

L'odeur de poudre prend à la gorge. Penchés, le rancher et son second retournent les corps ensanglantés qui pendent sur la barricade tels des pantins de son – roulent quatre têtes aux cheveux couleur de flamme, la bouche ouverte, les yeux exorbités. À côté des cadavres : les Winchester, brûlantes. Lentement se dissipe la fumée du combat ; un cow-boy apparaît, grimaçant, en train de nouer son foulard autour de son bras transpercé ; bientôt on découvre son camarade, aussi mort que son cheval, criblé de balles et le crâne ouvert par sa chute.

Le rancher, impavide, examine sa petite troupe et constate froidement : « Pas trop de mal chez nous. »

Dave Winters grimace un sourire et montre du doigt le soleil qui sort des montagnes.

— Ils avaient le soleil dans l'œil, pouvaient pas tirer.

Rock Hansen fait rapidement le tour du campement des infortunés Texans. Son visage s'éclaire et il se frotte les mains.

— Trois chevaux et cinq mules de récupérés... Il lance dans le chariot bâché un coup de pied méprisant. « Y' a qu'à foutre le feu à tout ça. »

Le contremaître palpe les corps tièdes du bout de sa botte et, levant les yeux, aperçoit les busards.

— On les enterre ?

— Penses-tu !... Lui aussi lève la tête en direction des

charognards. Et un coup de coude dans les côtes. « Tu veux leur faucher leur bifteck ? »

*
* *

Une heure environ après la brève mais sanglante échauffourée, alors que les cow-boys, de retour à leur ranch, racontaient aux copains en les grossissant leurs exploits en action, un busard vint se poser sur la poitrine de Tim Rourke et observa l'adolescent d'un œil rond et gourmand – la blanche chair d'Irlandais, mouchetée de taches de son, est particulièrement savoureuse et tendre ; tous les busards savent cela. Notre gourmet nouait donc sa serviette et s'apprêtait à découper le rosbif lorsqu'il s'ouvrit comme un noir parapluie et s'éleva dans les airs en poussant un cri lugubre ; effarouchée, l'escadrille entière prit son vol, déchirant dans sa hâte des lambeaux de chair qui pendaient de chaque côté de leurs becs ainsi que de roses vermisseeux.

Tim Rourke avait bougé.

Lentement il s'assit, la tête entre les mains.

Le sang gluant et chaud lui poissait les doigts. Tout tournait, dansait, rouge éblouissant devant ses yeux. Au bout d'un long moment immobile il regarda sa famille exterminée d'un air hébété, secoua même le bras de son père. Perchés dans les saules, les busards l'observaient d'un air désapprobateur. Rampant dans l'herbe il s'évanouit une fois et mit près d'un quart d'heure pour atteindre le ruisseau et y tremper sa tête blessée.

CHAPITRE II

À midi, la petite ville mexicaine de Nogales mijotait dans une chaleur d'étuve. Un Américain vêtu en cow-boy sirotait une fade limonade, affalé à la terrasse de la *cantina* à l'enseigne de « La Paloma » – un bistrot local dont la réputation contrastait tristement d'avec son nom pacifique. De la salle lui parvenaient des bribes de conversations rapides et gutturales, parfois un éclat de rire, le bruit des verres entrechoqués et des sanglots assourdis de guitare. Se balançant mollement sur sa chaise cannée renversée en arrière, l'homme suivait dans sa tête l'air mélancolique, et comptait les rayures rouges et vertes de l'auvent en grosse toile.

La rue poussiéreuse et blanche, les cubes de torchis sans fenêtres des maisons, semblaient cuire dans l'air tremblant de chaleur, de luminosité. Par-delà les toits plats montait vers un ciel sans nuages une colline aride hérissée de figuiers de barbarie. Et juste derrière la colline.

— *The States !* : les bons vieux U.S.A., pays fort sympathique mais hélas trop policé, nanti de sévères pénitenciers d'où il est bien difficile de s'évader. L'étranger soupira, but une gorgée de limonade. La guitare de la salle semblait pleurer le pays bien-aimé et déchaîner toutes les larmes de l'enfant prodigue. Putain de Mexique ! Non point certes que l'endroit fût détestable : bon vin, filles chaudes, climat de lumière et de violence, haché de rires, de coups de feu... et le cliquetis des grosses pièces d'or sur les comptoirs de zinc. Un seul problème : pour avoir vin et filles, il faut des gros sous. Peut-être maintenant commencez-vous à comprendre pourquoi notre homme tourne tristement son regard vers sa patrie et boit une limonade au lieu d'un bourbon bien tassé. La veille au soir, l'âpre partie de poker s'était étirée jusque tard dans la nuit. Ses partenaires avaient été Jack Small, un détective qui enquêtait à Nogales à propos de bétail volé de l'autre côté du « Rio », et un riche fermier espagnol. Il y avait laissé non seulement ses économies, mais aussi l'argent provenant de la vente du bétail volé.

Une bande de *vaqueros* bruyants, vêtus de chemises en satin rouge à boutons d'argent, entra dans le café en se bousculant, lançant au passage un regard peu amical au solitaire *gringo* ; le buveur de

limonade esquissa un pâle et amer sourire, enfonça ses doigts dans sa poche de chemise à la recherche de papier et tabac. Un coup de feu claqua sec dans la salle. Les *vaqueros* ressortirent comme des antilopes pourchassées, renversant une table au passage. Dans la pièce enfumée au plafond bas, vidée de consommateurs comme par un coup de baguette magique, José, le bedonnant tenancier, contemplait d'un air affolé un client effondré sur sa table dans la posture d'un ivrogne ; mais avec une flaque de sang sous sa chaise.

Colt au poing, l'homme à la limonade examina vivement le corps et reconnut Jack Small, le détective avec qui il avait joué au poker la veille.

— Ben mon 'ieux !... Il se releva en soupirant, remit son colt à l'étui. « En plein dans la nuque, on lui a tiré dans le dos. » Les yeux durs, il cracha. « Bande de salauds ! » Et se tournant vers le tenancier terrorisé : « Qui a fait ça ? »

José agitait ses mains molles comme des castagnettes.

— Je sais pas, *señor* ! J'ai rien vou... Il s'effondra sur une chaise, prenant son client à témoin de son infortune. « Maintenant les *rurales* y vont venir... Ah ! quelle misère... » Brandissant quatre doigts écartés sous le nez de l'Américain : « Qu-atre crimes en un mois à « La Paloma » ! C'est trop, *señor*... je vais avoir des ennuis avéque la police. »

Sourcils froncés, l'étranger regardait le mort ; un inconnu, rencontré dans un bar malfamé ; un « flic à vaches » qui lui avait raflé tout son argent au jeu. Mais un compatriote. À peine aurait-il franchi la porte que le pleurnichard et filou José allait dépouiller la victime de tous ses biens *pronto*, avant l'arrivée des agents. Et si le malheureux avait une famille aux U.S.A. ? Bien que détestant de se faire passer pour un détrousseur de cadavres il renversa le mort sur sa chaise et entreprit de lui vider les poches : une grosse montre en argent, gravée J.S ; un couteau de poche, une liasse de dollars ; l'inévitable paquet de tabac et papier à cigarettes ; et un insigne en métal plat : *J. Small Agent n°51 Mutuelle de Protection des Ranchers de l'Arizona*. Mais nul papier d'identité permettant de retrouver l'adresse de la victime.

Les poches revolver, le pantalon, le gilet... Tiens, du papier craque, là, dans la poche gauche de la chemise ! C'est une lettre, sur papier à en-tête de la Mutuelle des ranchers.

Jack Small,
Poste Restante,
Nogales, Mexique.

Cher ami.

Abandonnez votre mission pour vous rendre d'urgence à Adobe,

dans la vallée des Squelettes. Chris Hansen, du Box H, signale de grosses pertes dans ses troupes ; il semble qu'un gang organisé opère dans la région. Les voleurs sont plus agressifs que de coutume et très dangereux : Hansen a essuyé des coups de feu et plusieurs de ses hommes ont été tués. Butch Mulloy, propriétaire du « Barred M », le ranch voisin, a mauvaise réputation ; il a fait de la prison au Colorado. Nous vous suggérons de vous faire passer pour un cow-boy et d'essayer de vous faire embaucher par Mulloy. Envoyez des nouvelles dès que vous arriverez là-bas. En attendant, veuillez croire.....

Le secrétaire principal,

John Sessions.

Le buveur de limonade termina sa lecture et, lettre en main, se figea comme frappé lui aussi d'une balle dans le dos ; ses yeux ne quittaient point les objets personnels du mort, étalés sur le carrelage rouge où étincelait tel un diamant dans l'ombre la plaque de détective en métal blanc poli. Dingue. *Loco !* Peut être... mais qui ne risque rien n'a rien. Et cette idée qui venait de germer sous le crâne du misérable expatrié, fascinante par son audace même, pouvait fort bien, avec un peu de chance, servir de passeport pour rentrer en tapinois aux States...

L'Américain regarda par la fenêtre, son regard songeur errait sur les collines ocre qui délimitaient une incertaine et désertique frontière entre Mexique et États-Unis. Animé par une brusque décision, il se claqua la paume avec le papier à lettre et se tourna vers le lamentable gargonier.

— José, y faut pas qu'on découvre ce cadavre chez toi.

— *No, señor... Oh !... no !... no, no, no !!!*

— Peux-tu l'enterrer mine de rien dans un petit coin de jardin, là où personne vient se mêler de tes oignons ?

— *Si, si, si, si, si !!!*

S'accrochant comme à une bouée de sauvetage à cette solution peu légale mais pratique, l'ami José se frottait les mains et ricanait de tous ses jaunes chicots.

— Ah ! c'est oune plaisir que dé discuter avé oune hombre qui comprend les choses... Il claquait amicalement le dos musclé de son insolite client. « Filez vite, je m'occupe de tout. *Adios, señor ?... señor ?...* »

— Fiddlefoot.

Eh bien soit. Si un *gringo* aux épaules de catcheur déclare s'appeler Fiddlefoot, ce n'est certes pas un pauvre tenancier mexicain qui va le contrarier.

Les fenêtres se découpaient en jaune sur le velours sombre de la nuit quand Fiddlefoot entra à cheval dans la bourgade de Adobe : une petite ville consacrée au bétail, semblable à des centaines d'autres dans la région – une rue principale, poussiéreuse, flanquée de boutiques, hôtels, saloons ; frontons factices en bois peint ; trottoir de bois sous les arcades. Devant chaque maison une rampe pour attacher les chevaux. Et des ruelles, noires, sordides, coupant à angle droit les bâtiments cubiques pour s'enfoncer dans un cloaque d'ornières au cœur des parcs à bestiaux et des bidonvilles mexicains.

Le voyageur attacha sa monture devant un édifice peinturluré comme une baraque foraine et qui vomissait par toutes ses fenêtres un assourdissant vacarme mêlé aux flots de lumière des lustres à pétrole et aux notes syncopées d'un piano mécanique. Poussant la porte à double battant du « Longhorn Saloon », Fiddlefoot jaugea l'assemblée d'un rapide coup d'œil circulaire. Odeur d'alcool, de cigare. Il se fraya un chemin parmi les buveurs et les tables de jeu, personne ne lui prêtait la moindre attention. Au bar massif, plaqué d'acajou et verni comme la coque d'un yacht, il rejeta d'un coup de pouce son large feutre en arrière et commanda un bourbon. À l'autre bout du comptoir, près de la caisse, un homme grassouillet au visage mobile de petit singe intelligent fumait un cigare noir en surveillant la salle ; vêtu d'un complet sombre de coupe stricte, il évoquait un banquier ou un gros commerçant.

Fiddlefoot demanda au tablier blanc : « C'est le patron ? »

— Ouais... Le barman essuyait le comptoir avec une serviette sale. « C'est le Grand Mât en personne : Nick Dardon. »

Contre le coude de Fiddlefoot tinta clair sur le comptoir vitrifié une pièce de monnaie, et une voix sépulcrale nasilla : « Une bouteille de lavasse s'ïou plaît. »

Dans la grande glace qui tapissait le mur au-dessus des bouteilles miroitantes et colorées, se reflétait un maigre escogriffe au triste visage chevalin. Des mains d'étrangleur pendaient, formidables pattes velues, au bout de longs bras simiesques. Blue-jeans délavés ; chemise rapiécée de valet d'écurie. Le tiroir-caisse claqua en lançant une brève sonnerie, une bouteille de bière ruisselante de givre se matérialisa devant le piteux et assoiffé cow-boy. Il but une gorgée au goulot et sa face de carême parut s'allonger encore.

— Peuh... d' la vraie pisse d'âne... Deux yeux très bleus sondèrent Fiddlefoot avec une lueur de malice. « Les temps sont durs, mister. »

Fiddlefoot esquissa un sourire compréhensif et fit glisser la bouteille de bourbon.

— Tiens, bois un coup. Ça, c'est d' la pisse de lion !

Un énorme sourire fendit jusqu'aux oreilles la face chevaline ; prestement disparut la bouteille de whisky, escamotée par une patte de gorille. On ne voyait plus que la pomme d'Adam du vacher, sautiller ainsi qu'un ludion sur son long cou déshydraté. Finalement, et vidée d'un bon tiers, la précieuse carafe fut reposée avec un profond soupir soulagé.

— Mmmmm... si on versait deux gouttes de ce nectar dans la gueule du diable, y ferait qu'un bond d'ici en Californie. Vous êtes vraiment bien aimable, mister... Tendant l'inquiétante patte : « Weary, pour vous servir. Mon paternel m'a marqué à la naissance de ce nom-là, et comme je suis pas le mec à maquiller les marques, je l'ai toujours gardé. »

Éclat de rire. Franche poignée de main.

— Ma marque à moi, c'est Fiddlefoot.

Le grand Weary scrutait son interlocuteur d'un œil sympathique. Vidant les derniers brins de tabac d'un sac en papier froissé, il roula avec une dextérité de prestidigitateur une filiforme cigarette. Il brandit une énorme allumette « Lucifer », leva un pied à hauteur du genou... et reposa sa botte au sol. « Nan. Si je la gratte sur ma semelle, je vais me griller le panard. »

Accoudé sur le bar, Fiddlefoot souriait amicalement.

— Tu bosses dans un ranch du coin ?

— Nan... Il hochait la tête, l'air lamentable. « Comme je t'ai dit tout à l'heure : les temps sont durs. » Les yeux dans les yeux. « Y a pas de boulot nulle part en ce moment. »

— Tiens... Fiddlefoot, l'air incrédule, faisait tourner la bouteille entre ses doigts. « Les cow-boys, ça bosse jamais bien longtemps au même endroit. Un de ces jours, il y aura une place libre. »

— Ça m'étonnerait...

Weary, affalé sur le comptoir, un bras replié en oreiller, tentait, de l'autre main, de gratter son allumette contre l'ongle du pouce. Et ces yeux bleus rivés sur la bouteille !

— Sers-toi, s'esclaffa Fiddlefoot. Il réfléchit un instant, et demanda d'un ton neutre : « On m'avait dit que le *Barred M* embauchait ? »

L'amateur de fortes liqueurs faillit s'étrangler en pleine dégustation.

— Eh ! pas de blagues !... Il s'essuya la bouche d'un revers de manche, examina longuement son nouveau camarade, et baissa la voix. « Mon p'tit pote, je vais t'apprendre une chose : les gens bien bossent pas pour Butch Mulloy. »

— Qu'est-ce qu'il a de spécial, ton Butch Mulloy ? grommela Fiddlefoot, indifférent. Moi, je suis cow-boy, je m'occupe des vaches, j'ai rien à voir dans leurs petites histoires...

— Et quand les petites histoires sont du maquillage de marques au clair de lune, le passage au Mexique des troupeaux volés... hein ?... T'appelles ça du bon boulot de cow-boy ?

— Oh ! m... !

Les deux hommes se taisaient, le nez sur la bouteille. Peu désireux de poursuivre la conversation sur ce glissant terrain, surtout avec un inconnu et dans un lieu public, Fiddlefoot se retourna pour regarder la salle ; vachers, éleveurs, joueurs, filles... chemises à carreaux, complets de gabardine, Stetsons blancs, satin, dentelle, rouge, vert acide... flottaient, tournoyaient dans un halo trouble de fumée et d'alcool. Conversations animées. Rires gras. Une claque sonore cingle une croupe rebondie. Le regard de Fiddlefoot se fige.

— La fille qui joue aux cartes... là-bas, sous le lustre... Qui est-ce ?

— Monte Molly... Le mélancolique Weary regardait la table de jeu d'un œil morne de jeune veau. « Pas mal, la nana, hein ? »

Elle faisait le croupier, sûre d'elle, rieuse, enjôleuse. Une magnifique rousse, la crinière remontée en un savant et bouclé édifice retenu par des peignes mexicains en écaille, sertis de brillants. Les épaules nues, la peau laiteuse dans l'outrageux décolleté de la robe à paillettes vert métallique. Fiddlefoot but une gorgée et murmura comme pour lui-même :

— Ouais, pas mal du tout...

Épaules carrées, hanches étroites, il se dirigea vers les joueurs. Molly battait les cartes ; elle examina le nouvel arrivant d'un regard froid et spéculateur. Désignant une chaise vide avec ses ongles carminés :

— Prenez place, mister. La distribution va commencer.

D'une patte velue, tendre mais ferme, il s'empara du jeu.

— Permettez que j'examine les cartes ?

Un éclair de colère brilla sous les cils fardés ; la belle lâcha prise et, bras croisés, un sourire dédaigneux sur ses lèvres peintes, elle fit semblant de se désintéresser totalement du soupçonneux étranger. Fiddlefoot exécuta avec une surprenante dextérité quelques spectaculaires tours de prestidigitation qui laissèrent l'assistance bouche bée ; puis, tassant le jeu en forme de boîte rectangulaire, il en éprouva la tranche du pouce. À l'envers... en éventail... il scruta avec attention les dos décorés de dessins géométriques. Et le jeu de cartes fut jeté devant la jolie coquine comme un os moisi à un chien galeux.

Mains dans les poches, sourire épanoui.

— J'ai plus tellement envie de jouer.

— P... pourquoi ? gronda-t-elle d'un ton lourd de violence contenue.

— Pourquoi ! Tout simplement parce que ton jeu est truqué, ma

belle. Et c'est même pas bien fait. À peine de quoi arnaquer les bleus dans une ville de garnison.

Lancé à toute volée d'une main rageuse, le jeu de cartes explose au visage de Fiddlefoot. La rouquine hurle, trépigne, vomit un flot d'injures ordurières. Tout le monde se tait soudain, on entend tinter un verre sur le comptoir. D'un bout à l'autre de la salle, les trognes illuminées de whisky se tournent pour regarder la rousse furie en fourreau métallique, toutes griffes dehors, son joli minois grimaçant de haine, face à un long cow-boy au sourire ironique et les mains dans les poches. Jonchant le sol autour des antagonistes – les cartes, comme des confetti.

CHAPITRE III

Les jeunes et impétueux vachers du *Box H* font un pas en avant ; deux sombres gaillards à face patibulaire glissent le long du mur, silencieux comme des chats, pour aller se poster derrière Fiddlefoot ; un mineur courtaud, trapu, s'avance d'une démarche chaloupée d'ours brun. Chemise à carreaux, ouverte jusqu'au nombril sur une toison noire et frisée. Poignets de force. Mâchoire Cro-Magnon.

— T'as des ennuis, ma p'tite Molly ?

— Pas pour longtemps...

Une formidable gifle ! Et une autre ! splendide aller et retour, à toute volée... Fiddlefoot esquisse à peine un geste de défense qu'il est ceinturé, empoigné par-derrière, les bras immobilisés comme dans un étau. Son revolver, happé par des doigts crochus, est prestement subtilisé. Brouhaha. Bousculade. Tirailé, pressuré, Fiddlefoot se débat comme un cerf au milieu des chiens. Soudain il bascule, tout chavire, les lustres, le comptoir... glace et bouteilles... Lancé en l'air, horizontal, il se sent propulsé tel un béliet, traverse la salle en vol plané. Les doubles battants volent en éclats ! l'homme-oiseau atterrit durement sur le trottoir de bois, glisse comme sur une piste jusqu'aux marches qu'il dévale sur la tête, les genoux, roulé en boule, mou, disloqué. Meurtri et couvert de bleus, il se hisse péniblement en prenant appui sur la rampe de bois qui sert à attacher les chevaux. Il titube, se masse le crâne, les joues, étouffe un cri en tâtant son menton.

Les doubles volets s'ouvrent une fois de plus pour laisser passer une silhouette maigre et dégingandée. Dans la pénombre de la rue l'homme s'avance vers la victime haletante ; dans une main il tient le revolver de Fiddlefoot ; dans l'autre un Stetson aplati par de nombreux talons carrés.

Weary rendit arme et chapeau à leur propriétaire avec un petit sourire en coin.

— Dis donc, tu peux pas sortir d'un saloon comme tout le monde ?

Fiddlefoot, accroché à la rampe par les aisselles, leva vers son compagnon une face effarée.

— Ben mon 'ieux... c'te pépée-là, c'est de la dynamite en

jupons !

*
* *

Un fin rayon de soleil filtrait entre les planches de la grange lorsque Fiddlefoot ouvrit un œil ; à son côté, enroulé dans une vieille couverture grise empestant la bouse de vache, ronflait encore l'ami Weary. L'éjecté de la veille s'étira paresseusement, palpa d'un doigt léger ses muscles encore douloureux... et ses yeux se figèrent, démesurément agrandis : dans la paume ouverte de son compagnon scintillait un large insigne en métal blanc poli. Cheveux en broussaille et bouche ouverte, l'étrange cow-boy ronfle comme une sirène de vapeur. Fiddlefoot s'approche subrepticement. Des gouttes de sueur lui perlent aux tempes. Il est presque assez près pour lire les mots gravés sur le métal quand *pfffft*... la main se referme ainsi qu'une huître sur sa perle.

Weary, assis sur son séant, rit de toutes ses dents chevalines.

— Qu'est-ce que t'as ? T'aimes pas les insignes ?

— Ça dépend lesquels, grogne Fiddlefoot, les doigts prudemment serrés sur la crosse de son colt.

Le geste n'échappe point aux yeux de fouine du futé Weary qui s'esclaffe de plus belle.

— Je pige. C'est ceux en forme d'étoile que t'as du mal à gober... Il joue avec la plaquette de laiton, la lance en l'air et la rattrape telle une pièce de monnaie. Et, sans prévenir, il la jette à son peu rassuré interlocuteur.

« Attrape ! »

Fiddlefoot bloque au vol l'objet de sa craintive curiosité ; les sourcils froncés, il lit :

J. SMALL – N°51

MUTUELLE DE PROTECTION DES RANCHERS
DE L'ARIZONA

Perplexe et se grattant la barbe, Fiddlefoot regarde la pointe de ses bottes d'un air gêné pendant que le farceur Weary le dévisage d'un air goguenard.

— C'est tombé de ta poche hier soir dans la corrida... Et avec une pointe d'étonnement : « C'est à toi ? »

— Ouais, ouais... Il enfouit prestement l'insigne au plus profond de ses blue-jeans et ouvre l'œil droit tel un diaphragme. « Est-ce que quelqu'un d'autre l'a vu ? »

— Non, heureusement pour ta fiole !

Fiddlefoot darde sur le guignolesque vacher un regard inquisiteur.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que... Il se penche, confidentiel, pour murmurer : « Y' avait des mecs du *Barred M* dans la salle. Et si jamais Butch Mulloy apprend que t'es un flic à vaches... »

Weary, d'un doigt osseux, se trancha la carotide avec un bruit des lèvres fort désagréable : *Couic* !!

*

* *

À l'horizon la chaîne des Dragoons dentelait un ciel rose pâle de ses pics bleus et acérés. Fiddlefoot dévala à cheval une colline tapissée d'herbe riche et grasse, bientôt spongieuse aux approches d'un frais ruisseau qui gazouillait entre de hautes verdure et un bosquet de saules. *Probablement West Fork*. Au loin se profilait une masse anarchique de bâtiments, voilés par la brume du matin. *Et v'là le fameux « Barred M » là-bas. Mmm... ç'a l'air plutôt miteux. S'approchant au pas, le pseudo-cow-boy put bientôt détailler une longue cabane basse en rondins et torchis, noyée dans un amoncellement hétéroclite d'outils agricoles délabrés, selles, cordages... derrière la grange et la remise des charrettes, s'étendait à perte de vue le damier serré des clôtures en fil de fer barbelé. Un unique et lamentable cheval regarda l'intrus d'un air triste, secouant ses longues oreilles en signe de désapprobation.*

La porte du ranch était ouverte, aussi Fiddlefoot glissa sa tête coiffée d'un Stetson – et le chapeau faillit sauter au plafond : assis à la massive table de cuisine, un gentleman-farmer britannique, rougeaud et vêtu de tweed moelleux, sirotait du thé au lait en grignotant des toasts à la marmelade d'oranges.

— Tiens, un visiteur ! Quelle bonne surprise ! Entrez donc, cher ami, et asseyez-vous...

Cet accent, à coup sûr, ne pouvait venir que d'Oxford ou de Cambridge. Ce fut un cow-boy médusé qui se laissa tomber sur une chaise, surtout quand ses yeux se posèrent sur un rat blanc qui, douillettement blotti contre la théière tiède, lapait avec délices une soucoupe de lait.

Fiddlefoot reprit sa respiration.

— V... vous êtes Butch Mulloy, *sir* ?

— Grand Dieu non !... L'étonnant Anglais sortit de sous la pile de toasts un jeu de cartes neuf, d'une chiquenaude l'éjala en éventail parfait devant son invité. « Creighton-Caldwell je m'appelle, jeune homme. Lord de naissance, joueur de profession. De temps en temps agent d'affaires véreuses, parfois prospecteur de puits sans pétrole, ou

de mines sans or. » Son ton changea brusquement, nasillant un effroyable texan de saloon. « Et maintenant rancher au Far West. » Il soupira : « On aura tout vu... »

Les yeux rivés sur le rat blanc, Fiddlefoot arquait les sourcils en accent circonflexe.

— V... vous travaillez ici ?

— Hélas, jeune homme, travailler est le mot juste. J'ai gagné ce ranch au poker, du monsieur dont vous parliez tout à l'heure : Butch Mulloy. Je l'ai gagné avec les cartes que voici... Amoureusement il les caressait, retourna brusquement les quatre as avec un sourire contrit. « Truquées, comme vous voyez. »

Fiddlefoot, le front plissé, tentait vainement de juger le charlatan – de sa vie il n'avait rencontré pareil olibrius.

— Et celui-là, vous l'avez gagné avec le ranch ? demanda-t-il avec un sourire, désignant le rat blanc.

— David ? non ! non !... De fins doigts manucures se mirent à gratter le cou du rongeur qui gloussait de plaisir. « J'ai élevé cette brave petite bête à Yuma. » Et se parlant comme à soi-même : « Un compagnon idéal pendant ces longs mois de solitude. »

— Yuma ! sursauta le visiteur.

— Eh oui, jeune homme. Matricule 17 472. Ah ! si ma pauvre mère, lady Criumbfair, m'avait vu en bourgeron rayé, elle en serait tombée raide, *by Jove* !... Les yeux perdus dans des souvenirs peuplés de cachots, il jouait distraitement avec les cartes. « Bah... tout le monde peut faire un faux pas. Que celui qui n'a jamais péché me jette la première pierre. »

— Vous êtes resté longtemps là-bas ?

— Deux ans. Deux interminables années d'enfer... Sa voix se durcit, soudain venimeuse.

« Et je les dois à mon honorable voisin et collègue : Rock Hansen. »

— C... c'est Rock Hansen qui vous a envoyé au bagne ! s'exclama Fiddlefoot, stupéfait.

— Eh oui... Soupir. Les yeux perdus sur la grasse prairie ondoiyante, à perte de vue par la porte ouverte. « Mon cher, cher voisin... »

Le visiteur se détournait, gêné ; reprenant vivement ses esprits, le petit Anglais bondit sur pied. « Mais veuillez m'excuser, jeune homme, je ne vous offre même pas à déjeuner. Qu'est-ce que vous prenez le matin ? Un vrai *breakfast* de cow-boy, je parie ? Des œufs au bacon, des crêpes au sirop... deux, trois tranches épaisses de lard fumé... une pleine soupière de haricots rouges au corned-beef... avec un litre de café noir très fort et deux cigarettes... »

— Hé là ! Hé là ! ça suffit comme ça ! l'interrompit en riant

Fiddlefoot.

Le lord bagnard noua sur ses tweeds un tablier de femme à fleurs mauves et s'affaira devant une cuisinière en fonte conçue pour cuire les ratatouilles d'un régiment de cavalerie ; et dans les grésillantes senteurs de bacon retentit l'ineffable accent d'Oxford :

— Je vois que vous êtes cow-boy, jeune homme. Vous ne cherchez pas du boulot, par hasard ?

— Si, répondit vivement Fiddlefoot, J'en avais marre du Texas et je suis venu en Arizona pour bosser une saison.

— Vous êtes embauché, jeune homme.

— Pour garder votre troupeau ?

— Non, pour m'aider à le chercher...

Le nouvel employé se masse la nuque, ahuri.

— L... le chercher ?

— Ouais... Creighton-Caldwell embrasse d'un geste large la verte prairie qui, par la porte ouverte, moutonne de colline en colline. « Y doit bien être quelque part par-là... J'ai gagné ce ranch avec quatre-vingts têtes de bétail, dont deux mâles reproducteurs. » Profond soupir. « Ça fait trois jours que je les cherche. »

— Vous voulez dire que Mulloy vous a remis le ranch vide ? demande Fiddlefoot, pas tellement surpris.

— Ça m'en a tout l'air... Tablier fleuri se retourne, louche en main. « Vous croyez que j'ai été refait ? »

Le cow-boy examine son étrange patron avec un petit sourire en coin.

— J'ai l'impression que pour vous rouler, mister, y faut se lever de bonne heure.

La main largement tendue :

— Nous sommes faits pour nous entendre, jeune homme.

Sur l'épaule de Creighton-Caldwell, le rat blanc applaudit avec ses pattes de devant et piaule de joie.

CHAPITRE IV

Collines. La prairie verte, à perte de vue. Encore des collines. Fiddlefoot et le copain Weary galopaient depuis le matin sans avoir aperçu la moindre trace de bétail quand, au loin, ils virent se profiler contre le soleil couchant la silhouette d'un cavalier solitaire, tirant une caravane de trois mules chargées. À l'approche des cow-boys, le voyageur fit halte et roula une cigarette, nonchalamment accoudé au bossoir de sa selle. Deux yeux noirs perçants et rusés brillaient comme des jais sous un vieux sombrero cabossé, délavé par pluies et soleils ; une tignasse poivre et sel retombait sur les oreilles et la nuque du muletier en épaisses mèches drues.

— J'ai déjà vu ce zouave-là en ville, murmura Weary. C'est un chercheur d'or. Il a une concession dans le coin, vers Ridgewater, je crois.

Éperonnant leur monture, les cow-boys dévalèrent la pente en agitant leurs grands chapeaux. Halte à vingt mètres du mineur qui attendait, rigoureusement immobile, les pouces dans le ceinturon.

— Salut, mister, lança Weary d'un ton affable. Le filon est toujours bon dans la région ?

— Faut pas se plaindre, répondit le mineur, sans se compromettre.

— En parcourant les collines, vous n'auriez pas aperçu un troupeau de quatre-vingts bêtes, par hasard ?

— Quelle marque ?

— *Barred M.*

Pas un muscle ne bougea sur le visage buriné du chercheur d'or ; et cependant Fiddlefoot lut dans son regard, sur ses lèvres, une fugitive expression d'ironie, de mépris amusé. La cigarette au bec : « Non, rien vu. »

— Merci. *Adios, amigo...* Trouvez de belles pépites.

Fiddlefoot suivit longtemps du regard la caravane chargée comme pour une lointaine expédition. *Chercheur d'or, mon œil ! ce zigomar est un tueur professionnel ou je ne m'y connais pas. Il ravitaille une bande, planquée quelque part dans les collines.*

Il sourit à son compagnon.

— Mon p'tit père, je crois que je sais où se trouve le troupeau.

Le fugitif du Mexique réfléchissait à toute vitesse : il ne pouvait personnifier Jack Small qu'un temps – plus ou moins long, selon les caprices de dame Chance. Un jour ou l'autre, la Mutuelle de protection des ranchers, ne recevant aucune nouvelle de son agent, allait envoyer un second « flic à vaches » dans la vallée des Squelettes. Et ce jour-là...

Les autorités étaient fort capables d'ajouter à la liste déjà longue des mandats d'arrêt lancés contre lui, le meurtre du policier dans le bouge de Nogales. Voilà qui allait arranger les affaires ! Au moindre faux pas, l'ami Fiddlefoot allait exécuter une petite danse au bout d'une corde, pour l'amusement dominical de vachers brutaux et de filles de ferme avides de sensations fortes. Se joindre à une bande de voleurs de bétail lui semblait donc une solution, risquée certes, mais provisoirement alléchante. Or, parlementer avec les voleurs, et éventuellement se faire accepter par eux, paraissait impossible tant que le copain Weary collait à ses talons comme une sangsue à un bœuf musqué...

Pour Weary, il était Jack Small, « flic à vaches ».

Pour la police, il était un assassin...

Pour son patron, un cow-boy itinérant...

Pour les voleurs ?...

Car telle était *the big question* ! Depuis son arrivée au pays, marquée par l'épique rixe du saloon, tout le monde surveillait ses faits et gestes. Qui est ce gaillard aux yeux froids, au colt patiné, pendu bas sur la cuisse ? Or, les territoires vierges sont remplis d'*hommes* qui détestent les questions sans réponse. Quand un problème s'avère trop difficile à résoudre pour les cervelles de hannetons sous les crânes épais, on fait appel aux colts – comme ça, y a plus de problème...

La nuit tombait sur la plaine bleue ; bientôt les cavaliers quittèrent la grasse prairie pour entrer dans un étrange décor lunaire, fantomatique dans le crépuscule : une herbe jaune, rabougrie, s'accrochait dans des ornières de terre craquelée ; ça et là, de hauts rochers noirs se dressaient, pareils à des monstres préhistoriques. No man's land âpre, désolé, les *barrens* s'étendaient pendant des miles et des miles, jusqu'aux premiers contreforts des Dragons.

Soudain Weary prit le bras de son camarade et pointa dans la nuit un index osseux : très loin scintillait un minuscule point rouge, à peine plus visible qu'une cigarette incandescente. Fiddlefoot siffla doucement entre ses dents.

— Vingt dieux ! un feu de camp !

Brave chien fidèle, Weary ricanait de tout son dentier. C'était là la dernière occasion de se débarrasser du sympathique mais encombrant poivrot, plus collant qu'un caramel mou.

— Weary... Il prit un ton autoritaire pour mieux impressionner

le vagabond. « Weary, je te remercie de m'avoir aidé dans mes recherches, mais maintenant je dois agir seul : c'est mon boulot. Toi, retourne chez l'Angliche et dis-lui que je rentrerai probablement demain. » Il regarda encore l'inquiétant feu dans les rocheuses solitudes. « De toute façon, je ne suis pas du tout certain que le troupeau soit là-bas. »

— Si, il est là-bas, hennit Weary, radieux.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Les narines dilatées :

— Je SENS les vaches !

— Ben mon 'ieux... Fiddlefoot ne put s'empêcher de sourire.

« T'es pas un taureau, par hasard ? »

— *Re-pro-duc-teur*... Un énorme clin d'œil.

Assis sur la boue sèche, Weary débouclait ses éperons ; son camarade haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Vieux frère, tu crois tout de même pas que je vais laisser tomber le pote qui m'a payé à boire... Il enveloppait ses bottes, l'une dans son foulard, l'autre dans son gilet de corps. « Tu sais comment ma mère m'appelait ? Son p'tit apache ! J'étais éclaireur pour la cavalerie pendant la dernière campagne contre les Pawnies ; ensuite j'ai été chasseur de bisons dans l'Utah. Si c'est le camp des voleurs, tu peux être sûr qu'il y a des sentinelles. Qu'est-ce que tu vas foutre tout seul ? Brandir ta plaque de fer-blanc au clair de lune en appelant : *petits, petits, petits... venez que je vous mette du sel sur la queue...* »

— Ben...

— Ferme ta gueule et laisse-moi faire.

Sur ces fortes paroles, le vagabond se fonda silencieusement dans la nuit.

Pendant plus d'une demi-heure, Fiddlefoot attendit dans un fossé, fumant cigarette sur cigarette, prêtant l'oreille dans l'attente anxieuse d'un cri, d'une fusillade. Rien. Que le sifflement de la brise dans les mesquites. Et soudain *Pop !!!*... Weary est accroupi devant lui, jailli du néant comme un diable en boîte, ses dents en éventail sous la lune.

— C'est fait. La sentinelle est bâillonnée et ficelée comme un saucisson, chuchote-t-il.

Bientôt les deux cow-boys glissaient en silence dans un sombre défilé, pareils à des raiders indiens. Escaladant les rochers, ils rampèrent sur un plateau rocheux qui se terminait par une falaise plongeant à pic sur un vaste cirque grouillant de vaches.

— Vingt dieux ! ne put s'empêcher de s'exclamer Fiddlefoot dans un souffle.

— C'est pas les vôtres, l'informa Weary sur le même ton.

— Comment, pas les nôtres...

— Non. Je les ai vues de près ; elles ont la marque du *Boxed H*.

Un léger bruit dans le camp leur fit dresser l'oreille et se figer, l'arme au poing ; quelqu'un parlait, près du feu. Weary tira son camarade par l'épaule.

— Filons. Si jamais c'est la relève de la garde...

Vivement mais avec prudence ils descendirent les éboulis et, dans la gorge à peine éclairée par un rayon de lune, prirent le pas de course. Ni l'un, ni l'autre, ne vit la corde tendue en travers de l'étroit passage, à vingt centimètres du sol : ils boulèrent tels des lièvres pour durement s'étaler pêle-mêle, têtes, jambes, les revolvers heurtant la pierre avec un effroyable tintamarre.

Fiddlefoot, jurant, pestant, se relevait sur coudes et genoux quand il se figea, à quatre pattes et la bouche ouverte : devant son nez, comme une grosse mouche bleue, luisait le double canon d'un fusil.

Les malchanceux éclaireurs se relevèrent, couverts de poussière et endoloris ; l'homme au fusil les couchait en joue et les dévisageait d'un air sinistre ; derrière eux vinrent se poster plusieurs sombres gaillards armés comme des guérilleros, et le cortège se mit en marche jusqu'au feu.

Faces bestiales, mangées de barbe noire, luisant ainsi que des masques démoniaques aux flammes dansantes. Café dans des boîtes de conserve. Cigares mexicains. Une formidable artillerie brillait dans la pénombre ; acier bleu des fusils ; chapelet cuivré des cartouchières ; et les yeux de loup, rivés sur les captifs.

Un grand escogriffe aux cheveux rouge vif se leva, gigantesque et insolite devant les flammes comme un sorcier indien.

— Alors, Butch, tu les a eus ! constata-t-il avec satisfaction, s'adressant à l'homme au fusil.

Fiddlefoot se retourna pour examiner son vainqueur ; ainsi voilà le fameux Butch Mulloy ! Court, massif, il évoquait davantage un mineur qu'un homme de cheval ; mais les bottes, le large couteau pendu à la ceinture, les deux colts, bas sur les cuisses au bout des ceintures-cartouchières croisées, tout trahissait l'homme des terres vierges, l'intrépide et farouche coureur de prairie.

Butch Mulloy cracha dans le feu un jet noirâtre de tabac à chiquer.

— Bien sûr que je les ai eus, Red. Où c'est qu'on les pend ?

Le diable roux ne répondit pas mais se tourna vers Fiddlefoot.

— Pourquoi as-tu assommé notre sentinelle ?

— Pourquoi as-tu volé nos vaches ? rétorqua le cow-boy avec un large sourire.

— T'es du *Boxed H* ? interrogea Red, les sourcils froncés.

— Non, du *Barred M.*

À ces mots, Butch éclata d'un rire homérique ; il se tenait les côtes, pour la plus grande joie de la bande.

— Ho ! Ho ! c'est trop drôle... c'est sûrement les cow-boys de l'Angliche !... Il doit chercher ses quatre-vingts bestiaux dans toute la région... Ho ! Ho ! Ha ! Ha !... Et ce vieux Dakota les a conduits droit chez nous. Ça, c'est la meilleure !... Ha ! Ha ! Ha !

Le rouquin examinait pensivement les prisonniers en se mâchonnant la lèvre inférieure pendant que le gros Butch continuait à rire à gorge déployée, éveillant un concert de meuglements étonnés dans le troupeau. Finalement Red s'approcha tout près, sondant les captifs de ses yeux bleus limpides, acérés comme des couteaux.

— Les gars, vous êtes deux cow-boys, je vous veux pas de mal... Il écartait les mains en signe d'impuissance. « Mais je peux pas vous laisser partir. Ou bien vous vous enrôlez dans notre bande, ou nous sommes forcés de vous pendre. Je vous donne le choix. »

— J'entre dans votre bande ! choisit promptement Fiddlefoot.

— Moi aussi... Weary se massait le cou d'un air écœuré. « J'aime pas les cravates de chanvre. »

— Minute !... Butch s'avavançait en se dandinant comme un ours et gesticulant. « Fouillons d'abord ces lascars pour voir un peu à qui on a affaire. » Il se mit en devoir de vider les poches de Fiddlefoot.

Un couteau de poche, une boîte de grosses allumettes « Lucifer »... tabac, un rouleau de ficelle... La sueur froide ruisselait dans le dos du pseudo-cow-boy, trempant sa chemise. La chemise, le blue-jean... Et Butch Mulloy brandit triomphalement la compromettante plaque, rugissant :

— Regardez, les gars ! Ce fumier est un flic de la Mutuelle. Si on le pend pas, on est tous bons pour Yuma, sans exception !

L'insigne brillait devant les flammes comme un bouton de porte poli. Butch le lança à Red qui l'attrapa au vol et longuement l'examina. Visage fermé, il fit un signe d'assentiment à son collègue.

— T'as raison, Butch. On s'occupera d'eux demain matin.

CHAPITRE V

Un bruit sourd de broussailles froissées attira la sentinelle qui prestement arriva, lanterne brandie ; c'était justement Dakota, le faux chercheur d'or. D'un tour de reins, Weary roula de côté et s'éloigna de son compagnon d'infortune. Dakota se pencha d'un air soupçonneux et prudemment examina les cordes qui liaient les poignets et les chevilles des captifs, maugréant dans sa barbe : « Pouvez pas rester tranquille... roupiller comme tout le monde... » Et avec une horrible grimace : « C'est vrai que vous allez bientôt piquer un long roupillon ! »

— Alors fous-nous au moins la paix pour notre dernière nuit, grommela Fiddlefoot.

Une ultime vérification des liens.

— Et maintenant bougez plus. Si je vous entends encore, je vais vous endormir pour de bon : à grands coups de crosse sur la gueule !

— La torture n'est pas dans le programme, fût remarquer Weary d'un ton docte.

— Toi, ferme-la !

Et le fanal s'en retourna en direction des braises rougeoyantes, dansant dans la nuit comme une luciole. Il a à peine disparu derrière un rocher que le vagabond, rampant sur le ventre à la manière des serpents, vient se plaquer au dos de Fiddlefoot et plante ses chevalines incisives dans la corde qui lie les poignets du prisonnier.

— Les nœuds ! Tente de défaire les nœuds ! chuchote le malheureux d'une voix suppliante.

— Qu'est-ce que tu crois que je fais...

Fiddlefoot tend les bras pour offrir une meilleure prise ; il sent les brusques secousses dans ses poignets à chaque coup de dents de l'enragé qui mord comme un chien dans un os. Et fusent force jurons entremêlés de crachouillis. « Bon dieu de m... ! je viens de paumer ma dent d'or ! » Soupir à fendre l'âme. « C'est le seul or que j'aie jamais possédé de ma vie. »

— Je t'en paierai une autre. Grouille-toi !

Au bout d'un long moment qui parut un siècle aux deux condamnés, les cordes se desserrèrent un peu. Fiddlefoot jouait des doigts comme un frénétique ; Weary des dents... Ouf ! Libre !

Dakota ne sut jamais d'où vint le coup de crosse qu'il prit sur la

gueule...

Laissant la sentinelle dûment ficelée, les évadés se glissèrent sans bruit jusqu'au défilé ; quitte à perdre du temps mais par crainte d'un piège, ils escaladèrent sans bruit les rochers et retrouvèrent leurs chevaux en passant par le plateau et les éboulis.

*

* *

Il était déjà dix heures du matin quand Fiddlefoot et son compagnon entrèrent en ville, poussiéreux et épuisés. Assis derrière un monumental bureau de bois blanc verni, le *deputy-sheriff* « Frosty » Ferlow fumait une pipe de maïs et lisait le *Cochise County Times*. Mis au courant de la situation, il posa tranquillement son journal, tira deux bouffées de tabac noir mexicain, et haussa les épaules avec un flegme exaspérant.

— Qu'est-ce que vous voulez que je foute, moi ? Vos voleurs sont déjà loin à cette heure-ci... au Texas... au Mexique ! Vous voulez quand même pas que je les poursuive jusqu'en Californie !

Toujours maugréant, il boucla sa ceinture-cartouchière autour d'une bedaine de propriétaire, décrocha son Winchester, emplît ses poches de cartouches, et sortit, soupirant, s'épongeant le front. Il daigna néanmoins se laisser conduire par Weary jusqu'aux *barrens*, afin de relever les traces du gang.

Fiddlefoot piqua droit sur le « Longhorn saloon. »

À la rampe de bois, paisibles et la tête basse, les chevaux du *Boxed H* attendaient sans trop s'émouvoir leurs propriétaires altérés. Salle comble. Au bout du comptoir, à sa place habituelle près de la caisse, Nick Dardon fumait son éternel cigare. Présidait à la table de jeu une Monte Molly plus éblouissante et rouquine que jamais, drapée cette fois d'une magnifique robe mexicaine en velours noir, la gorge soulignée par une rivière de faux diamants.

N'ayant rien à faire en ville avant le retour de Weary et du policier, le condamné à mort de la veille commanda une bouteille de bière glacée et s'installa confortablement à une table libre. Bientôt, verre en main, gosier rafraîchi, il se balançait mollement en arrière, les pieds sur un barreau de chaise – et les yeux rivés sur Molly.

Une classe du tonnerre, cette fille. Il détaillait les belles épaules nues, le port de tête royal, les beaux yeux verts d'Irlandaise, sans cernes, ni patte-d'oie, malgré l'épuisant et malsain métier, toujours enfermée dans la fumée, les relents d'alcool. Il cligna des paupières. Dans la lumière crue des lustres à pétrole il la voyait en silhouette floue, par taches colorées, comme sur un tableau impressionniste : cheveux rouges ; blanche gorge ; noire robe. Il soupira. Pleine d'énergie, de vitalité, elle ferait une vaillante fermière, capable de

rendre un homme heureux et de lui donner dix enfants. À la réflexion, il décida que six suffiraient. Robe de vichy bleu et blanc. Tablier à bavette. *Le dîner est servi, chéri !* « Faites vos jeux, les gars ! rien dans la manche, rien dans les nichons, mais défense d'aller y voir... ici les jeux sont francs, loyaux et honnêtes. Toi, si t'es pas content, va te faire plumer ailleurs ! » Brusquement revenu sur terre, Fiddlefoot but tristement sa bière par petites gorgées – ça ne passait pas.

La porte à double battant s'ouvrit toute grande pour laisser entrer trois cavaliers crottés en bottes et Stetsons, leurs doigts pianotant nerveusement la crosse des colts. Court, trapu, vêtu en coureur de prairie, celui qui semblait être le chef scrutait la salle avec des yeux de goret vicieux.

Butch Mulloy s'assit en face de Fiddlefoot, croisa ses bras noueux sur la table, et murmura d'une voix sucrée :

— Mais ma parole ! c'est mon vieil ami *mister* Small ! Quelle bonne surprise !... Il se pencha, confidentiel : « Vous savez, mister Small, il ne faut pas venir tout seul ; ce lieu est très malfamé. Bourré de voleurs... d'*as-sas-sins* ! »

CHAPITRE VI

Blanc comme un drap et inondé de sueur froide, Fiddlefoot, ses deux mains posées à plat sur la table, attend. Tassé sur lui-même, avachi, une lueur de meurtre dans les prunelles, Mulloy savoure intensément cet instant de vengeance. Chat jouant avec la souris, il fait durer le plaisir...

Soudain un petit bonhomme sec au visage énergique fend la foule et vient se poster derrière le chef des voleurs ; Fiddlefoot reconnaît, pour l'avoir plusieurs fois rencontré, Dave Winters, le contremaître du *Boxed H*.

— Mulloy... La voix tranche tel un couperet. « C'est à vous, le cheval gris qui est dehors ? »

Butch pivote à demi sur sa chaise pour grogner sourdement : « Pourquoi, ça vous regarde ? »

— Un peu, oui... Les yeux gris fer, la main sur la crosse. « Ce cheval était sur mes pâturages hier soir, monté par un salopard qui a volé nos vaches. »

— Grand Dieu ! proteste Mulloy, les mains écartées en signe d'innocence, hier soir j'étais à cent lieues de votre ranch, Winters... Il désigne ses deux acolytes au visage patibulaire. « Ces messieurs sont témoins, ils étaient avec moi. »

Fiddlefoot commence à follement s'amuser ; il se lève, nonchalant, dégingandé, et se poste à la droite de l'intrépide contremaître, la main à dix centimètres de son arme.

— Sale menteur ! siffle Winters.

Jambes écartées, buste en avant, il attend de pied ferme la réaction de son ennemi. Butch lance à droite et à gauche des regards furtifs d'animal traqué. Les deux tueurs, figés comme des statues, attendent debout, tendus, attentifs.

— La bagarre est entre Mr Mulloy et Mr Winters, leur rappelle aimablement Fiddlefoot. Le premier qui bouge, je lui envoie une balle entre les deux yeux.

Butch Mulloy perdait sa belle assurance aussi vite qu'un sac percé son avoine ; très rouge, il ne bougeait plus.

— Alors, Mulloy ! hurle Winters. Vous allez vous battre comme un homme, oui ou non ?

Le voleur se lève, cramoisi, regarde son adversaire droit dans les yeux, et articule en détachant bien les syllabes :

— Vous faites le malin, Winters, parce que la salle est pleine de vos hommes... D'un signe de tête il désigne le comptoir et la table de jeu. « Mais j'aimerais vous rencontrer un jour en rase campagne, seul à seul. On verra alors si vous êtes toujours aussi fortiche. »

Un méprisant sourire ourle les lèvres minces du contremaître.

— Vous savez où me trouver, Mulloy... Et de nouveau bouillant de rage contenue : « Je ne peux malheureusement rien prouver cette fois-ci ; mais je vous avertis d'une chose : si jamais je vous pince sur les terres du *Boxed H*, je vous abats à vue comme le sale coyote que vous êtes. Vous voilà prévenu. »

Il s'éloigna à reculons, avec Fiddlefoot à son côté. Les deux hommes s'accoudèrent au bar.

— Qu'est-ce que je vous offre à boire, mon vieux... Winters examinait en connaisseur le long cow-boy aux muscles nouveaux. « Si ça avait pété des flammes, j'aurais eu sacrement besoin de votre flingue. »

— Bah ! répondit Fiddlefoot, modeste, moi aussi, j'avais drôlement besoin du vôtre.

Et il lui raconta en détail toutes ses aventures de la nuit ; Winters écoutait, les yeux plissés d'attention.

— M... ! mon vieux ! explosa le contremaître à la fin de l'histoire, vous ne pouviez pas dire ça tout à l'heure, quand je tenais ce salopard !

— Bien sûr que non. Parce que si vous l'aviez tué, je pouvais toujours dire adieu à mes vaches...

Et Winters, médusé, apprit que le troupeau du *Barred M* s'était volatilisé itou. Renfrognés et remâchant leur humiliation, les bandits s'étaient éclipsés dès la fin de l'altercation sans demander leur reste.

*

* *

Midi sonnait à la grosse pendule rococo du bazar lorsque Weary et le shérif apparurent au bout de la grand-rue, tête basse et enduits de la poussière gris foncé des *barrens*. Fiddlefoot, de tout son long affalé sur le trottoir de bois, fumait paisiblement à l'ombre d'un porche ; à l'approche des justiciers il leva sa longue carcasse et demanda du ton de celui qui connaît d'avance la réponse :

— Bredouilles ?

— C'te bonne blague... En signe de mépris suprême, Weary lança à six mètres un superbe crachat. « On a vu que des lézards et un renard. Le cirque est aussi vide que ma poche quand je sors d'un saloon. Et toutes les traces effacées... »

— Toutes ? demanda Fiddlefoot, étonné. Tu as bien regardé partout ? même pas une bouse de vache ?

— Rien du tout, mon vieux. Les lascars ont fait le ménage comme une fermière hollandaise.

Le shérif, suant son lard à grosses gouttes, s'éloignait à petits pas et s'épongeait le front avec un mouchoir à carreaux. Sur le perron il se retourna pour foudroyer les deux cow-boys d'un regard homicide.

— La prochaine fois que vous buvez un coup de trop, venez pas me déranger...

Haussant les épaules, Fiddlefoot entraîna son camarade vers l'écurie.

*
* *

Arrivés en vue du *Barred M*, Fiddlefoot et Weary, surpris, aperçurent un grand remue-ménage autour du ranch, comme si une expédition se préparait : une lourde charrette chargée attendait devant le corps de logis et un long cow-boy vêtu d'une chemise bleue délavée attelait les chevaux. Fiddlefoot, curieux, se hissa sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil dans la charrette : le fond était recouvert de piquets en bois empilés les uns sur les autres ; par-dessus : deux gros rouleaux de fil de fer barbelé, bêches, pioches, une grosse toile à bâche roulée, probablement une tente – et une volumineuse cuisine de campagne trônait sur le tout.

Fier et important, le petit Anglais apparut sur le pas de la porte, un fusil à double canon sous le bras.

— Où c'est que vous partez comme ça, en safari ? demanda Fiddlefoot avec un large sourire.

— Je vais clôturer mes terres, répondit Creighton-Caldwell d'un ton digne. Il toussota. « Et... je vais prendre possession de Bitter Spring. »

— B... Bitter Spring ! s'étrangla Fiddlefoot. Vous vous imaginez que Rock va se laisser chiper son eau sans rien dire ?

— *Mon* eau ! corrigea l'impayable Britannique, un doigt en l'air. Je ne chipe rien du tout, Bitter Spring est sur le pâturage du *Barred M*... Les yeux soudain fixes, son visage rond s'illumina d'un sourire étrange et inquiétant. « Et si môôôôssieu Rock Hansen touche à ma clôture, je porte plainte devant la Loi... » Il se frottait les mains d'un air démoniaque. « Ha ! Ha ! Ha !... Devant la *Loi* ! » Redevenant soudain sérieux, il regarda son interlocuteur en face. « Et mes bestiaux ? vous les avez retrouvés ? »

Tête basse, les deux évadés dessinent du bout de leur botte des cercles dans la poussière.

— Heu... non, on les a pas retrouvés... on a bien aperçu des

boeufs dans les *barrens*, mais...

— Mais quoi ? explosa l'Anglais d'un ton de seigneur féodal.

— Mais on est tombés sur un bec, grogna Fiddlefoot.

— Et sur une corde ! renchérit Weary en se frottant énergiquement le cou.

Creighton-Caldwell poussa un soupir à fendre l'âme et escalada sa charrette ; l'attelage s'ébranla dans d'affreux grincements de moyeux mal graissés et s'éloigna en cahotant, suivi de l'unique cowboy monté sur une rosse étique.

Weary se vrilla la tempe.

— Clôturer Bitter Spring !... Il est complètement louf, ton Angliche.

Fiddlefoot fit la moue.

— Si réellement la source est sur ses terres, il a la loi pour lui...

— La loi !... Weary cracha par terre. « La loi elle protège celui qu'a les gros sous. »

Fiddlefoot, riant, prit son anarchiste compagnon par l'épaule et l'entraîna vers le bâtiment.

— Viens donc voir si on trouve quelque chose à béqueter. Je crève la dalle.

Le restant de la journée s'écoula, monotone, dans le silence oppressant et inaccoutumé du ranch désert ; Fiddlefoot et Weary passèrent la soirée à discuter dans la cuisine autour d'une bouteille de bourbon, fumant d'âcres cigares minces et noirs.

Les premiers rayons obliques d'un soleil déjà flamboyant caressaient les bâtiments lorsque les deux compères sortirent dans la cour, bâillant à se décrocher la mâchoire, vêtus de caleçons longs en interlock. Silence de mort. Nul animal dans le corral ou les écuries. Aucune trace de la charrette. Weary, les yeux plissés, scrutait la prairie ondoyante et les collines nimbées de lumière.

— Mon p'tit vieux, j' te parie un million de dollars qu'à l'heure qu'il est ton Angliche est en train de servir de petit déjeuner aux busards.

— T'as pas un rond, alors parie pas et ferme ta gueule.

Fiddlefoot, préoccupé, examina longuement la campagne mouillée de rosée qui étincelait dans le frais soleil du matin ; il se frotta les joues, râpeuses de barbe noire ; et il rentra dans la cuisine, le front barré d'un pli soucieux.

— Il a dû lui arriver quelque chose. Allez, viens... on va voir si on le trouve.

— Hé ! J'ai pas déjeuné ! protesta Weary, affamé.

— Fais-toi un casse-croûte en vitesse et ramène-toi. Y a pas une minute à perdre.

Fiddlefoot était déjà dans la cour, préparant les chevaux ;

Weary, grommelant et jurant entre ses dents, empilait entre des tranches de pain une impressionnante pile de lard fumé.

— Ça va mal finir tout ça... Clôturer Bitter Spring, partir sans déjeuner... Cet Angliche de malheur a jeté le mauvais œil sur la vallée des Squelettes...

— Alors, t'arrives ! tonna sous la fenêtre la voix de Fiddlefoot.

— Voilà, voilà...

Weary sortit en traînant les pieds et la bouche pleine. Sa main droite, levée, brandissait comme le saint sacrement un sandwich baveux de lard et de la dimension d'un sous-marin.

Au grand galop dans la prairie...

Un nuage de poussière, insolite dans la calme pureté de matin, flottait tel un gigantesque champignon au-dessus de Bitter Spring ; les deux cavaliers s'approchèrent, curieux et attentifs.

— Grand dieu ! s'exclama Weary. Vise un peu ça !

Ils mirent pied à terre, avancèrent lentement. Derrière la source qui bruissait dans un bosquet de saules, en aval comme en amont, la rive opposée du ruisseau était clôturée de barbelé neuf, argenté dans le soleil ; piquets solidement enfoncés tous les dix mètres ; quatre rangées de fil de fer tendu. Parqués derrière cette infranchissable barrière, plusieurs centaines de bœufs, lamentables, assoiffés, s'écrasaient comme une foule au passage de son idole. De leurs yeux dilatés ils regardaient l'eau familière et tragiquement inaccessible. Cornes en avant, ils grattaient le sol à grands coups de sabot rageurs. Ils poussaient, poussaient..., meuglaient de concert, lugubre cacophonie. Et le gai ruisseau sautillait sur son lit de pierre, à trois mètres de leurs naseaux frémissants et desséchés.

À la source même, sous les saules, se dressait une tente kaki ; et debout, réjoui, fusil à la saignée du bras : l'ineffable Creighton-Caldwell...

Weary courut vers lui en gesticulant ainsi qu'un moulin à vent.

— Écoutez, mister Creighton... vous ne pouvez pas faire ça et vous en tirer. Bientôt les bêtes vont pousser une gueulante telle qu'on les entendra du Mexique. Rock va se radiner avec sa bande et on va se faire hacher comme chair à pâté. Laissez Bitter Spring, ou alors moi je me tire et je vous laisse vous débrouiller tout seul.

Inébranlable, têtu, Creighton-Caldwell secouait négativement la tête avec un sourire fat.

— Bitter Spring appartient au *Barred M*... Je suis dans mon droit le plus strict...

— Votre droit le plus strict... Weary soufflait aussi fort que les bœufs, s'épongeait le front. Il lança de toutes ses forces son chapeau par terre, se mit à le trépigner en hurlant : « Et quand vous nous aurez fait tous massacrer, bougre de cornichon ! où c'est qu'y sera, votre

droit-le-plus-strict ? »

Aussi flegmatique que dans un club à Londres, Caldwell se curait les ongles avec un bâtonnet en buis taillé.

— Tsk, tsk... ne vous énervez pas, mon brave. Il ne peut rien nous arriver : la loi est pour nous.

Weary s'assit par terre, la tête entre ses mains.

— *Loco !... Fou à lier ! Ce mec-là est complètement loco !*

— Où est votre cow-boy ? demanda Fiddlefoot.

— Ce n'était point mon cow-boy, jeune homme, pour l'excellente raison que mes deux cow-boys, c'est vous et votre pessimiste camarade... L'Anglais jeta un coup d'œil satisfait vers le troupeau meuglant et assoiffé. « J'avais loué la charrette avec son conducteur. Il m'a aidé à clôturer la source, puis il est retourné à Adobe. »

— Je parie qu'il a décampé comme s'il avait le diable au derrière, marmonna Weary. Et j'ai sacrement envie d'en faire autant.

— Trop tard, mon vieux, grogna Fiddlefoot d'une voix tendue.

Sur l'autre rive, un groupe de cavaliers se frayaient un chemin parmi les bêtes nerveuses et pitoyables. Creighton-Caldwell, impavide, s'approcha du ruisseau, fusil braqué.

— *Hello, gentlemen...* ici commencent les pâturages du *Barred M*. Restons chacun sur nos terres et nous serons d'excellents amis.

— On est des amis, tête de pioche !... La voix dominait le lugubre concert bovin. « Rengaine ton flingue et laisse-nous passer. Nick nous a envoyés pour te soutenir. »

— Nick ! s'exclama l'Anglais avec un accent de triomphe. En trois enjambées il traversa le lit du ru, trouvrit une barrière ménagée entre deux piquets. « Venez vite par ici, les gars, je suis sacrement content de vous voir. »

Fiddlefoot se pencha à l'oreille de Weary pour demander tout bas :

— Tu crois que c'est Nick Dardon, du « Longhorn Saloon ? »

— Ça ne peut être que lui, répond le cow-boy sur le même ton, je ne vois pas d'autre Nick dans la région... Soudain ses doigts se crispent sur le biceps de Fiddlefoot. Et la voix rauque : « Hé... vise un peu qui se ramène ! »

Fiddlefoot scrute les nouveaux arrivants qui, sous l'œil paternel de Creighton-Caldwell, un à un franchissent la barrière et s'engagent dans le lit du ruisseau. Et il frémit, comme traversé par un courant électrique.

— Grand dieu ! Red et les voleurs de bétail.

— Je t'avais bien dit qu'il valait mieux se tirer, rappelle Weary, peu glorieux.

Six hommes armés jusqu'aux dents franchissent le ruisseau en

file indienne ; ils attachent leurs chevaux aux saules et s'approchent, winchester au poing.

Fiddlefoot et Weary, sifflotant, mains dans les poches, s'éloignent à pas traînants. Ils tournent le dos aux bandits. Sans se presser, inondés d'une froide sueur, ils atteignent leurs montures quand une voix tonne dans le crépuscule :

— Hep ! là-bas !... Halte ou je tire !... Silence. Les fugitifs se figent, angoissés. Et la voix reprend. « Empoignez ces deux gaillards, les gars, et ne les laissez pas s'échapper. C'est les flics qui ont assommé Dakota au campement. »

Fusils, revolvers au poing, les voleurs encerclent Fiddlefoot et Weary sous l'œil médusé de Creighton-Caldwell. Le petit Anglais s'interpose en poussant des hauts cris.

— Messieurs ! Messieurs ! vous faites erreur... Ces hommes sont mes deux cow-boys, je les ai embauchés moi-même pour retrouver mon troupeau.

Le chef de bande s'approche. Ses cheveux rouges dansent comme des flammes dans le soleil couchant. Il regarde Fiddlefoot sous le nez et ricane.

— Je sais quand même lire un insigne de police. Et t'en portais un quand on t'a attrapé l'autre nuit.

— Ouais, ouais, j'en portais un... Fiddlefoot soupire, débite son boniment avec la convaincante obséquiosité d'un camelot. « Red, je t'ai déjà dit la vérité l'autre soir, t'as pas voulu me croire... j'ai piqué l'insigne sur un poulet qui s'est fait descendre au Mexique, ça m'a permis de revenir au pays en douce. Mon copain était sur le trimard, on a accepté l'offre de l'Angliche pour se mettre au vert pendant quelque temps. Voilà toute l'histoire. »

Red le Rouge réfléchissait, visiblement ébranlé. Son prisonnier, pris d'une inspiration subite, enleva de sur son crâne son grand feutre Stetson et le lui mit sous le nez. « Tiens, Red, regarde l'initiale : *F*. » Il sortit de sa poche un papier froissé. « Et regarde la facture : *Fiddlefoot*. C'est mon nom. Le flic s'appelait Jack Small. T'es convaincu, maintenant ? »

Le chef des voleurs lut attentivement la facture ; il la replia en quatre et la tendit au prisonnier.

— Alors, l'autre nuit, tu cherchais réellement le troupeau de l'Anglais ?

— Rien de plus, Red, je te le jure...

— C'est exact, confirma Creighton-Caldwell. J'ai embauché ces deux hommes exprès pour retrouver mes bêtes.

— Bon... Red grogna, et sourit pour la première fois. « Vous êtes avec nous, alors ? »

— Et comment ! affirma promptement Fiddlefoot.

— À vos ordres, sir, bégaya Weary, au garde-à-vous.

Les brigands levèrent leurs armes, Red donna une bourrade amicale aux nouvelles recrues.

— Attachez vos chevaux et venez nous aider. On va se retrancher devant la source.

Bientôt fut creusée une tranchée, protégée par une murette de pierre sèche. Weary, qui s'activait avec les voleurs, s'approchait d'un petit tertre recouvert de mousse pour en prendre quelques pierres quand la voix coupante de Red arrêta son geste.

— Touche pas à ce tertre, mon gars ; c'est une tombe.

Weary respectueusement s'écarta. Fiddlefoot le rejoignit vite sur le chantier pour lui demander à voix basse :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tombe ?

— Je me demande bien ce que ça peut lui foutre, grogna Weary en haussant les épaules. Les morts ont pas besoin de pierres pour les protéger, tandis que nous...

— Mais la tombe ? qu'est-ce que c'est ? insista Fiddlefoot.

Le long cow-boy fit une moue qui montrait son peu d'intérêt.

— Ça remonte au temps des pionniers... c'est toute une famille qu'aurait été massacrée...

— Par les Indiens ?

Weary écarta les mains en signe d'ignorance.

— J' sais pas.

Fiddlefoot lui prit le bras.

— Hé... Regarde !

Une colonne de poussière montait dans l'horizon flamboyant, indiquant l'arrivée d'une troupe de cavaliers.

CHAPITRE VII

Ping ! Ping ! Ping !... chantent les balles.

Elles claquent sur le rempart de pierre, font jaillir du ruisseau de petits panaches d'eau, blancs comme des plumes.

Beaucoup plus nombreux que les assiégés, les cow-boys du *Boxed H* encerclent la source. Des hommes rampent dans les roseaux, à l'abri des berges. D'autres bondissent comme des gerboises dans la rocaille des collines. Parfois on en voit un qui se lève tout droit, les bras en croix, tourne sur lui-même et roule jusqu'au bas de la pente escarpée tel un sac mou et coloré. Fumée. Odeur de poudre et de bouse de vache. Une pluie de plomb cingle le fortin de fortune. Déjà deux voleurs gisent au fond de la tranchée dans une mare de sang ; un autre tente de panser son épaule blessée. Creighton-Caldwell tiraille sans répit ; le *wra-houm !!!* de son obusier domine la fusillade.

Ping ! Ping ! Ping !...

Concert terrifié des vaches.

Wra-houm !!!

Des branches de saule, cassées par le déluge de balles, s'abattent sur la tête des défenseurs...

Accroupi derrière la murette, Fiddlefoot tiraille... et regarde anxieusement le soleil. Seule la tombée de la nuit peut sauver le petit groupe de défenseurs – or le soleil est encore haut, et ses chauds rayons rouges colorent la source et le ruisseau. Tenir. Tenir jusqu'à la nuit...

Ping ! Ping !

Avec un cri de douleur, un autre voleur s'écroule au fond de la tranchée où il se tord, bras croisés sur son ventre ensanglanté.

Ils ne sont plus que cinq valides dans le fortin.

La nuit – pas avant une demi-heure.

Soudain Red pousse une sauvage exclamation de triomphe ; Fiddlefoot suit son regard et, saisi d'étonnement, arrête un instant de tirer : sur toute la ligne d'horizon s'élève une noire fumée qui monte en lourdes volutes, obscurcissant le ciel orange.

— Tu vas voir ces enfoirés détalier comme des lapins... Red danse de joie, son visage un masque sadique et féroce. « Mulloy et ses gars ont foutu le feu à la prairie ! Si nos lascars ne se grouillent pas à

allumer des contre-feux, ils vont griller, et leur ranch avec. »

En effet, le déluge de plomb subitement cesse. Heureux de détendre enfin leurs membres gourds, les défenseurs, circonspects, risquent un œil : déjà loin dans la verte prairie, les cow-boys galopent ventre à terre en direction de la fumée.

Red, hilare, s'éponge le front.

— Ouf ! on a eu chaud !

— Maintenant, c'est leur tour, ricana Weary qui inspecte avec soin son revolver brûlant.

Emportant leurs morts enroulés dans des couvertures grises et poilues, la petite équipe du *Barred M* s'empresse de quitter ces dangereux parages ; en file indienne, guettant les collines, les voleurs regagnent leur repaire, longtemps salués de la main par Creighton-Caldwell, enchanté.

Le petit Anglais se frottait les mains.

— Cette fois, je les tiens... des hommes de mon ranch ont été tués en défendant mes terres, c'est ce que je cherchais... il ne me reste plus qu'à remettre l'affaire entre les mains du juge. Je vais gagner *légalement* ! Ha ! Ha !... sans tirer un seul coup de revolver. Prenez-en de la graine, mon jeune ami. Voyez comme ceci illustre l'éternelle supériorité du cerveau sur les muscles.

Fiddlefoot et Weary ne répondirent point. Ils semblaient peu convaincus.

Le soir, allongés sur leurs paillasses pansues et fumant une cigarette, nos deux amis échangèrent leurs impressions à voix basse.

— Drôle d'histoire... Le front plissé, Fiddlefoot se triturerait les méninges. « Pourquoi diable est-ce que Red et ses voleurs viennent au secours de l'Angliche ? »

— T'as entendu. C'est Nick Dardon qui les a envoyés, répondit Weary, imperturbable.

— Bien sûr que j'ai entendu... Mais qu'est-ce que Nick Dardon vient foutre là-dedans ?

— Il ne peut pas piffer Rock Hansen.

Fiddlefoot comptait sur ses doigts.

— Nick, Butch, Red... ça fait bien du monde, tout ça. Car le rouquin m'a l'air sacrement monté contre Rock lui aussi... Il réfléchissait, les yeux au plafond. Soudain il se frappa la paume et s'assit sur son lit. « Tu sais ce que je crois, tête de lard ? »

— Dis toujours...

— J'ai la conviction que cette affaire va beaucoup plus loin qu'un vol de bétail. Pour moi, il s'agit d'une vendetta.

— Un complot contre Rock Hansen, hein ?

— Ouais... Il lança son mégot dans une boîte de conserve à demi pleine d'eau. « Le plan est clair. Dans une lutte armée, Rock est

sûr de gagner ; il a la force pour lui. Mais si ses adversaires le font tomber dans un piège et attaquent avec la loi pour eux, l'ami Rock pourrait bien se retrouver un de ces jours en bourgeron rayé en train de casser des cailloux dans une carrière. Et le *Boxed H* sera à prendre. »

— Avant que ça arrive, rigola Weary, sceptique, fais-moi confiance, la prairie sera couverte de macchabs.

— C'est bien mon avis, murmura Fiddlefoot, songeur.

*

* *

Silencieuse, embaumée, la nuit coiffait la petite ville d'Adobe d'une voûte de velours, scintillante d'étoiles. Sous les lustres de cuivre, Monte Molly distribuait d'un air morne les cartes à deux inconnus bardés d'artillerie et barbus. Fiddlefoot, dès son entrée dans le saloon, sentit la tension dans l'air. Au bout du bar, Nick Dardon, impavide et cigare au bec, ne bougeait pas plus qu'une statue de bois indienne.

Fiddlefoot et son camarade achetèrent une bouteille de bourbon, s'assirent à une table d'angle ; mais alors qu'ils portaient avec ensemble le nectar ambré à leurs lèvres parcheminées et avides, leur bras se figea, verre en main – un peu engageant gaillard venait d'entrer dans un grand fracas de volets claqués, l'œil mauvais, les poings serrés. Bottes crottées. Chemise à carreaux ouverte sur un poitrail velu. Face massive et bestiale de dogue. Dans son sillage trottnait, plus sec que jamais, Dave Winters, le nerveux contremaître du *Boxed H*.

— V'là Sa Majesté Rock Hansen, chuchota Weary, fasciné.

Le rancher fonça sur le petit tenancier comme un taureau sur le matador. Sa voix tonnait dans la salle silencieuse.

— Dis donc, Dardon... tu te fous de ma gueule ou quoi ? Qu'est-ce que c'est que ces idées de clôturer Bitter Spring ?

Un mince filet de fumée bleue monte vers le plafond ; lentement le cigare s'éloigne de la bouche sans lèvres ; et Nick, tout innocence :

— Moi ! Clôturer Bitter Spring ! Grand dieu, Rock, que veux-tu que je fasse avec de l'eau ! À la rigueur, si c'était une source de whisky...

— Fais pas de l'esprit, c'est pas le moment...

Hansen approche sa face convulsée du cigare qui point d'un pouce ne bouge. « Le barbelé et les piquets ont été emmenés là-bas dans ton chariot. »

— J'ai bien le droit de louer mon chariot, non ?

Fiddlefoot ne peut s'empêcher d'admirer le sang-froid du petit tenancier : élégant, flegmatique devant la brute déchaînée, il évoque un fox-terrier tenant tête à un mastiff. Soudain la main velue du

rancher part tel un dard, empoigne le freluquet par le revers du veston. « Ah ! t'as le droit... » Secoué, étranglé, Dardon hoquette, décoiffé, écarlate ; le cigare est piétiné par des talons lourds et carrés. Acculé au bar, les reins écrasés par la moulure du comptoir de bois, Nick se débat ainsi qu'une grenouille dans le poing d'un enfant méchant. Sur le point de défaillir, il glisse une main fébrile dans son gilet...

Dave Winters lui enfonce aussitôt dans les côtes un obusier de campagne luisant et huilé.

— Rengaine ton artillerie, Dardon... elle fait pas le poids.

Rock attrape la main fine aux ongles manucurés, vicieusement tord le poignet : tombe à terre avec un bruit métallique un minuscule derringer à crosse de nacre. Nick pousse un hurlement d'agonie. Il se tord de douleur, les traits révoltés, bouche béante... Giflé à tour de bras, il rebondit comme une balle de caoutchouc, du mur, au bar, encore... et encore... Enfin Rock le soulève aussi facilement qu'un sac d'avoine. À bout de bras au-dessus de la tête. Et de toutes ses forces il lance le malheureux par-dessus le comptoir !

Les verres ! les bouteilles ! les cris !...

Le grand miroir vole en éclats, s'écroule dans un infernal tintamarre de clochettes. De sirupeuses liqueurs coulent à flots, teintant le verre brisé de chatoyantes couleurs. Vert. Rose. Jaune.

Et des filets de sang vermillon se diluent dans l'alcool répandu...

Évanoui et saignant de mille coupures, l'infortuné tenancier gît derrière son comptoir sur un lit de débris acérés et scintillants.

Roulant les épaules, sourire méprisant aux lèvres, Rock Hansen sort, suivi de son contremaître qui trotte sur ses talons comme un épagneul fidèle mais craintif.

CHAPITRE VIII

Semblable à une mer, la prairie houlait dans la brise matinale sous les rayons déjà ardents d'un soleil jaune paille. Creighton-Caldwell, vêtu de tweed et chaussé de bottes reluisantes, chevauchait allègrement un magnifique cheval gris pommelé et admirait « ses terres », plus gonflé d'importance qu'un baronnet écossais. Fiddlefoot et Weary l'encadraient, vassaux respectueux escortant leur suzerain.

Au sommet d'une colline le petit groupe s'arrêta ; l'Anglais, la main en visière, scrutait la plaine d'un air soucieux.

— Qu'est-ce qu'y se passe encore ! bougonna-t-il.

— Rock Hansen est passé en votre absence et il a laissé sa carte de visite, répondit Weary d'un ton morose.

Au loin, là où devaient se dresser les bâtiments du *Barred M*, une tache noirâtre souillait l'herbe verte, couronnée de courts panaches de fumée blanche qu'aussitôt le vent dissipait. Au galop... et bientôt nul doute ne fut possible.

Creighton-Caldwell, couleur de cire, s'étranglait de rage.

— Le salaud ! Il a brûlé mon ranch !

— Vous êtes marrant... Même le nonchalant Weary s'énervait. « Vous clôturez sa source, vous descendez ses cow-boys... incendiez ses pâturages... qu'est-ce que vous attendez : qu'il se tourne les pouces ? »

— Je n'ai rien fait de tout cela, répondit dignement Creighton-Caldwell. J'ai clôturé *ma* source, ce qui est mon droit le plus strict. Pour le reste, je n'ai agi que par légitime défense, pour protéger ma propriété contre une attaque armée de brigands sans aveux.

De loin, le sinistre paraissait beaucoup plus important qu'il n'était en réalité – fumée, cendres, poutres calcinées, donnaient au *Barred M* l'aspect désolé d'un chaos noir et charbonneux. En réalité les dégâts étaient moindres : seuls le corral et la remise avaient brûlé jusqu'à totale destruction ; le corps de logis, trapu comme un fortin et bâti en épais torchis, avait fort bien résisté au feu. Une semaine de travail intensif pouvait restaurer le ranch dans son état primitif.

— Au boulot, dit Fiddlefoot, philosophe.

Mais le petit Anglais ne l'entendait pas de cette oreille.

— Alors vous croyez que je vais laisser des forbans mettre le feu

à ma maison et ne rien dire... Jambes écartées, pouces dans le gilet, il semblait une vivante effigie de la Justice. « Ici, Hansen fait la loi ; cette andouille de shérif est à plat ventre devant lui. Mais j'irai plus haut, au chef-lieu de canton. Je vais partir pour Tulasas immédiatement. Et si on ne m'écoute pas là-bas, eh bien ! j'irai... j'irai... »

— Jusqu'à Washington, ricana Weary, sarcastique.

— Parfaitement, jusqu'à Washington, riposta Creighton-Caldwell en se dressant sur ses ergots.

— En attendant : au boulot ! rappela Fiddlefoot, matérialiste.

Truelle et marteau en main, Fiddlefoot et Weary, juchés sur des échelles de fortune, suivirent longtemps des yeux « le boss », cocasse boule de tweed marron, qui s'en allait trottinant dans l'herbe ondoiyante pour demander justice aux magistrats de Tulasas.

*

* *

À la fois maçons, charpentiers, forgerons, les deux amis travaillaient de l'aube au coucher du soleil pour réparer les dégâts du *Barred M.* Plusieurs jours de labeur acharné virent naître un corral flambant neuf et un hangar provisoire. Frissonnant dans la fraîcheur de l'aurore, ruisselant de sueur sous l'accablant soleil de midi, pelle, pioche, scie, hache, rabot, nos ouvriers réparèrent toiture et charpente.

Ils ajustaient une fenêtre neuve lorsqu'un lointain nuage de poussière les avertit de l'approche d'un cavalier. Bientôt émergea de l'éblouissant halo de chaleur un homme corpulent vêtu d'un complet sombre et poussiéreux, monté sur un cheval beige.

— Le shérif ! s'écria Weary, peu tranquille.

Fiddlefoot sentit son cœur battre la chamade, mais les premières paroles du policier le rassurèrent.

— Est-ce que l'Angliche est dans le coin ?

Outils en main et souriant, Fiddlefoot descendit de sa fenêtre.

— Il est allé à Tulasas. Il va certainement rentrer ces jours-ci.

— À Tulasas, hein... Le shérif se frottait le menton, examinait les bâtiments noircis d'un air dubitatif. « Alors il ne va pas tarder à arriver. »

— Qu'en savez-vous, shérif ? demanda Fiddlefoot, légèrement surpris.

Le shérif Jim Ross regarda longtemps son interlocuteur dans les yeux avant de répondre ; enfin il daigna annoncer d'une voix maussade :

— Rock Hansen est mort. Il a été assassiné en revenant d'Adobe. Un coyote lâche et froussard lui a tiré dans le dos. On a retrouvé son

corps dans les broussailles, criblé de balles.

— C'est arrivé quand ? demanda Fiddlefoot, vivement intéressé.

— Probablement hier tantôt. Quand il n'est pas rentré chez lui dans la soirée, on a commencé à s'inquiéter. Winters a organisé des recherches... Le cadavre a été découvert ce matin.

— Et... vous croyez que l'Angliche a fait le coup ? demanda Fiddlefoot, songeur.

— Disons qu'il est plus que suspect... Renfrogné, presque hargneux, le policier semblait exaspéré. « Y a fort à parier qu'à l'heure qu'il est, il est déjà à mi-chemin du Mexique. »

— Vous pariez combien, shérif ? interrogea Weary d'un air goguenard.

Surpris par le ton de sa voix, les deux hommes suivirent la direction de son regard : très loin dans les vertes collines un minuscule point noir se déplaçait tel un insecte maladroit. Le policier sortit de son sac de selle une vieille lorgnette cerclée de cuivre et longue comme une arquebuse.

— Ouais... c'est bien le lascar, admit-il, presque à regret.

Trois paires d'yeux épiaient les gestes de Creighton-Caldwell qui, jovial, ses tweeds enduits d'une couche de poussière rouge, descendait de cheval et s'avancait la main tendue – si cet homme rubicond et bon vivant était un meurtrier, il cachait bien son jeu...

Mis au courant des sombres événements, ses sourcils s'arquèrent en accent circonflexe.

— ... Mort ! Rock Hansen ! une embuscade... dans le dos... Par le grand saint George ! voilà une bonne nouvelle !

Fiddlefoot et Weary échangèrent un regard lourd de sens et baissèrent le nez devant le policier triomphant. L'interrogatoire ne traîna point :

— Où étiez-vous toute la journée, mister Caldwell ?

— À Bitter Spring.

— Quand êtes-vous arrivé à Tulasas ?

— Avant-hier, en fin de matinée.

— Et... vous n'avez pas rencontré Rock Hansen, par hasard ?

— Bien sûr que si... Le petit Anglais regardait le policier avec l'air impénétrable d'un joueur de poker sortant un as d'une manchette dissimulée. « En fait, je lui parlais encore hier soir. »

— Hier soir ! s'exclama le représentant de la loi.

Weary, les yeux au ciel, dessinait de la pointe de sa botte des ronds dans le sable.

— *Yes sir*... Creighton-Caldwell savourait son accent d'Oxford comme un bonbon fondant. « Nous avons discuté, assez âprement d'ailleurs, pendant une demi-heure. Je l'ai accusé de piraterie en haute prairie et j'ai menacé de le traîner devant les tribunaux. Il a égrainé

un plein chapelet d'injures ordurières et a cru m'intimider en me collant son colt sous le nez. » Il sourit avec un écrasant mépris. « Il y a deux manières de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première est le propre de l'homme. La seconde nous est commune avec les brutes. C'est de Machiavel. »

— Quik c'est, c' mec-là ? bougonna le shérif d'un air soupçonneux.

— Un monsieur qui a écrit un livre sur l'art de gouverner son ranch.

Le policier n'eut point le temps de s'enquérir du titre de cet intéressant ouvrage – un cow-boy couvert de sueur et de poussière arrivait à fond de train. Il sauta du cheval en marche, atterrit pieds joints devant le trio surpris. Il tendit au shérif un derringer à crosse de nacre.

— Frosty a trouvé ça dans les buissons, à cinquante mètres du cadavre.

— C'est le derringer de Nick Dardon ! s'exclama Weary.

Jim Ross sursauta.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr et certain. Il est tombé par terre dans le saloon quand Rock a tordu le poignet à Nick.

*

* *

Dans une somptueuse chambre tendue de peluche grenat et meublée en pompeux rococo, Nick Dardon, vêtu d'un pyjama de soie à brandebourgs, poignet bandé et le visage couvert de sparadrap, fumait son cigare au fond d'un lit large comme le rio Grande. Il posa son magazine sur le drap pour accueillir le shérif accompagné de Fiddlefoot.

Dès les premières questions, son visage de marbre s'éclaira d'un imperceptible sourire amusé.

— Gentlemen, gentlemen... même si j'étais en état de galoper dans la plaine la nuit, me croyez-vous assez idiot pour jeter mon arme dans un buisson, à cinquante mètres d'un cadavre frais.

— Qui vous a donné ces détails ? demanda vivement Jim Ross.

Le tenancier fit un large geste circulaire.

— Tout le pays est au courant...

Les consommateurs présents le soir de l'altercation furent retrouvés et interrogés ; tous avaient vu le derringer par terre, parmi les mégots et les bouts d'allumettes – mais personne n'avait vu ramasser l'arme...

Sous les arcades de la grand-rue, le shérif se tourna vers Fiddlefoot.

— L'alibi de Nick a l'air de tenir debout, dit-il, perplexe.

— Sûrement, oui. Il est sérieusement amoché... il est beaucoup trop froid et réfléchi pour risquer la corde à la suite de quelques coups... Et n'importe qui a pu ramasser son derringier... Ils marchaient côte à côte sur le trottoir de bois, croisant des cow-boys à taille de guêpe et aux jambes gainées de blue-jeans longs et étroits. Soudain Fiddlefoot s'arrêta. « Vous connaissez bien Weary ? »

Jim Ross fit la moue.

— Bien... non. Tout le monde le connaît parce qu'il traîne dans tous les saloons du canton. Mais y' a pas longtemps qu'il est dans la région.

— Qu'est-ce qu'il faisait avant de bosser pour l'Angliche ?

— Il était videur, chez Nick... Une lueur de malice brilla dans le regard du shérif. « Videur de bouteilles. »

Fiddlefoot ne répondit rien ; il pensait au long gaillard efflanqué qui une nuit, dans les *barrens*, avait pisté dans l'obscurité du bétail volé et neutralisé une sentinelle avec la sournoise efficacité d'un éclaireur apache – vous connaissez beaucoup de clochards ivrognes capables de cela ?

Et, fait encore plus troublant, le soir du meurtre, Fiddlefoot, nerveux sur sa paillasse, s'était réveillé vers minuit pour griller une cigarette...

Le lit de Weary était vide.

CHAPITRE IX

Joues creuses, teint cireux de momie, « Doc » Thurber faisait à Adobe office de médecin, croque-mort et adjoint au maire. Une dizaine d'années auparavant il était venu au Far West pour mourir ; mais, vu la pénurie de docteurs en Arizona, il n'avait jamais trouvé assez de temps pour le faire...

Deux Mexicains clouaient le cercueil dans une remise désaffectée derrière le bazar, utilisée comme morgue. Perchés telle une rangée de corbeaux sur d'autres cercueils vides, six villageois en bras de chemise fumaient d'un air sévère de petits cigares noirs et puants. De nombreux cow-boys du *Boxed H* se pressaient à la porte ; les badauds, cou tendu, essayaient de voir par les interstices des planches. Brouhaha. Voix rauques. Bruit de bottes sur la terre battue.

Doc Thurber tira à lui une lourde bâche verdâtre et délavée, découvrant le cadavre rigide du grand Rock Hansen. Il y eut un « Ah !... » dans la salle ; puis le silence.

Le médecin fit un rapport bref mais précis ; les enquêteurs opposèrent aux savants termes médicaux un front obtus et plissé. Dave Winters, pâle, mâchoire contractée, raconta en détails la battue dans les collines baignées de lune et la découverte du corps à l'aube. Pendant une heure ce fut un défilé de blue-jeans et chemises à carreaux qui tortillaient leur Stetson entre des doigts sales et témoignaient avec un pittoresque accent traînant et nasillard. Tout le monde enfin se rassit sur des bancs rugueux. Appels par geste. Conversations à voix basse.

Les enquêteurs, assis en brochette sur leur cercueil, palabraient gravement et hochaient la tête avec un ensemble de mouvement d'horlogerie. Au bout de quelques minutes l'un d'eux se leva pour annoncer :

— Meurtre commis par une ou plusieurs personnes inconnues.

Ce verdict laconique ne parut nullement émouvoir le public rude et blasé. À part son contremaître, et peut-être une demi-douzaine de vieux cow-boys fidèles, Rock Hansen, arrogant, brutal, n'avait aucun ami ; on peut même dire qu'il était cordialement haï dans la région. Ne connaissant d'autre loi que la sienne, il la faisait respecter revolver au poing. Un revolver l'avait tué – justice.

La grange rapidement se vida ; bientôt il n'y eut plus sous les arcades que de petits groupes qui discutaient de l'affaire en tétant des cigarettes de papier maïs.

*
* *

Le conseil municipal, avec l'approbation du shérif, décida néanmoins, par respect pour la légalité violée, d'embaucher un traqueur professionnel. L'examen minutieux des traces permettrait peut-être de découvrir un indice...

Et c'est ainsi que, trois jours plus tard, sur le coup de midi, débarqua à Adobe un géant de deux mètres vêtu d'une chemise de flanelle rouge, d'un pantalon de velours côtelé vert épinard, avec une plume d'aigle fichée dans un chignon noir bleuté. Ses manches étaient retenues au biceps par une bande brodée de dessins géométriques et multicolores ; deux tresses aile-de-corbeau pendaient sur ses épaules, jusqu'au large ceinturon de cavalerie nordiste.

Étincelant sous le soleil comme une casserole de cuivre rouge, Charlie Ketchup tendit à ceux qui accueillaient une main longue et fine de pianiste. Il découvrit une rangée de dents étonnamment petites mais éblouissantes et demanda au shérif d'une voix gutturale :

— Vous capturez assassin ?

— Non, pas encore, répondit modestement Jim Ross.

— Alors assassin court toujours ?

— Heu... oui, admit le policier, déconfit.

Un éclat de rire homérique fit trembler la ville ; le traqueur se frottait les mains, dansait d'un pied sur l'autre ainsi qu'un enfant fou de joie, « Ça bon boulot pour Charlie Ketchup ! »

Fiddlefoot fut présenté par le policier comme Jack Small, de la « Mutuelle des Ranchers ». L'Indien sonda le regard du fugitif avec des yeux de faucon, lui garda longtemps la main prisonnière. Le pseudo-détective sentit une sueur froide lui couler le long de l'échine : Charlie, pisteur réputé, travaillait depuis des années pour la police de plusieurs États ; il pouvait fort bien, au cours des nuits de veille dans quelque bureau de *Marshal*, avoir vu une affiche sur laquelle plastronnait le visage avenant d'un gaillard sympathique mais extrêmement compromettant...

Mais le pisteur ne perdit point sa bonne humeur.

— « Flic à vaches » piste vaches. Charlie Ketchup piste assassins. *Ugh !* Vaches bon à manger. *Miam-miam*. Assassins pas bon. Mr Small bon boulot. Charlie Ketchup mauvais boulot. Ha ! Ha ! Ha !

Tout le monde crut prudent de rire en chœur. Les toits des maisons en tremblaient.

En comparaison avec la rue brûlante, le bureau du shérif

semblait une oasis de fraîcheur. Jim Ross se laissa tomber de tout son poids dans son fauteuil à pivot, rejeta d'un coup de pouce son Stetson en arrière.

— Les enfants, j'ai beaucoup pensé à cette affaire... Il étendit ses jambes gainées de whipcord beige, crocheta ses pouces sous la boucle du ceinturon. « L'histoire de l'Angliche me paraît de plus en plus louche. Je vais faire ma petite enquête personnelle à Tulasa, je ne serai pas parti très longtemps. Pendant mon absence, voulez-vous être mon adjoint, Small ? »

— Heu... oui, bien sûr, marmonna Fiddlefoot, pris au dépourvu.

— Vous n'aurez qu'à ouvrir le bureau le matin, donner ses instructions au pisteur et... avoir à l'œil votre Angliche. S'il tente de fuir, foutez-le carrément en taule en attendant mon retour. D'ac ?

— D'ac, gémit le fugitif, affolé.

Et c'est ainsi que Fiddlefoot, alias Jack Small, recherché par les polices américaine et mexicaine, devint *deputy-sheriff* de Adobe, territoire d'Arizona.

Charlie Ketchup s'en tapait les cuisses de rire.

*

* *

Trois jours passèrent...

Creighton-Caldwell et Weary terminaient la restauration du *Barred M* sous la direction ferme et avisée du rat blanc.

Le pisteur indien quittait Adobe dès les premières lueurs de l'aube, pour rentrer fourbu, poussiéreux, mais toujours hilare, à une heure avancée de la nuit.

Dave Winters et l'équipe du *Boxed H* patrouillaient les collines armés jusqu'aux gencives. On les voyait galoper au loin dans un grand nuage de poussière rouge, sur un fond de soleil couchant pourpre et or – ils évoquaient les bandes de francs-tireurs sudistes à la fin de la guerre de Sécession.

Red et ses voleurs de bétail avaient disparu de la circulation.

Le quatrième jour, Fiddlefoot ouvrit le bureau à huit heures du matin. Il poussa la porte et vit luire dans la pièce sombre une double rangée de dents étincelantes. Ouvrant les volets, il découvrit son traqueur assis par terre, enroulé dans une couverture épaisse et bariolée.

— Pas encore sur la piste ? s'étonna-t-il d'un ton jovial.

— Piste pas dans la prairie. Piste ici. *Ugh !*

— Qu'est-ce que tu serines : piste ici ? Les traces de l'assassin conduisent à Adobe ?

— *Ugh !*

Large sourire. Bonne plaisanterie :

— Mais quand même pas *ici*, au bureau du shérif ?

Le rire du traqueur indien faillit faire tomber un fusil de son râtelier. Fiddlefoot, lui, ne souriait plus du tout.

*

* *

Le soir, après avoir nerveusement fumé cigarette sur cigarette toute la journée et rempli la boîte de conserve pleine d'eau qui servait de cendrier d'une pâte molle, jaunâtre et nauséabonde, le *deputy-sheriff*, tête lourde, bouche pâteuse, se reposait, vautre dans le fauteuil, bottes sur le bureau. Il regardait d'un œil morne la flamme verte et éblouissante de la lampe à pétrole ; l'abat-jour projetait au plafond un cercle clair, et un autre, plus grand, sur le bureau et plancher. *Le coin commence à devenir malsain. Demain matin j'ai bien envie de mettre les voiles.* Un bruit de bottes résonna sur le trottoir de bois, les planches craquèrent devant la porte. Fiddlefoot se leva vivement, traversa la pièce pour se poster dans un coin sombre.

Jim Ross entra, suivi d'un homme grisonnant en complet de velours côtelé, Winchester au poing ; dans l'encadrement de la porte se profilait la silhouette gigantesque de Charlie Ketchup.

Un je-ne-sais-quoi dans l'allure des policiers, dans leur regard, alerta le fugitif. Tous ses nerfs se tendirent telles des cordes à piano. Le sang à la tête. Oreilles bourdonnantes.

— V... vous avez découvert l'assassin ? interroge-t-il d'une voix qui s'efforce d'être calme.

— Oui.

Fiddlefoot regarde d'un air hébété l'affiche que lui présente le shérif. Les grosses lettres noires dansent sur le papier blanc : 500 de récompense...

Et sa photo au-dessous, un peu plus jeune et beaucoup plus gai.

— Haut les mains.

L'ex-*deputy* de Adobe lève les bras vers le plafond.

CHAPITRE X

Le policier inconnu prestement s'empara du colt de Fiddlefoot, le glissa dans sa ceinture. À l'autre bout de la pièce, Jim Ross, visage dur, tenait le prisonnier en respect.

— Sale coyote assassin ! Ketchup savait qui tu étais dès qu'il t'a vu. Il a travaillé avec Small dans le temps...

Le pisteur sortit un couteau à lame large comme la main.

— Small bon copain. Moi le venger. *Ugh !*

— Mais je n'ai jamais tué Small ! hurla Fiddlefoot, blême.

— Alors où est-il ?

— Il a été descendu au Mexique... à Nogales...

Sa voix se casse devant le regard sarcastique des policiers. Faisant un effort, il avale sa salive et raconte d'un ton piteux d'écolier puni le meurtre du détective dans la taverne *La Paloma*.

Ross ricane :

— Et Hansen ? il s'est suicidé ?

— Mais non, voyons !... L'autre shérif tente de garder son sérieux. « Des bandits mexicains ont traversé le rio Grande pour le tuer. »

— Même des bandits mex ne tuent pas dans le dos, siffle Ross, venimeux.

— Mais la nuit du meurtre je n'ai pas quitté le *Barred H* ! proteste l'accusé.

— Sans blague... Dans la main du shérif, un insigne de laiton poli étincelle. « Et ça ? Ketchup l'a trouvé dans l'herbe, à l'endroit où Rock a été massacré. »

Dans la pénombre, l'insigne luisant semblait faire un clin d'œil moqueur au prisonnier effondré : c'était celui de Jack Small, de la « Mutuelle des Ranchers ». Fiddlefoot l'avait vu pour la dernière fois lorsque, prisonnier des voleurs, Red avait découvert dans sa poche le compromettant insigne et l'avait longuement examiné avant de le jeter d'un geste dégoûté dans la poussière rouge des *barrens*.

Le suspect pousse un soupir à fendre l'âme.

— Red m'a pris cet insigne... il y a trois semaines.

— Je te crois sur parole, susurre Jim Ross d'une voix mielleuse.

Les menottes claquent sur les poignets de Fiddlefoot avec un

bruit d'amorce.

Solitaire dans le demi-jour de sa prison, l'ex-*deputy*, assis sur le sol de terre battue et adossé au mur, contemple d'un air morose les noirs barreaux qui se détachent en ombre chinoise sur un crépuscule gris et nuageux. Une pâle étoile brièvement scintille... pour aussitôt disparaître. L'avenir semble au prisonnier aussi triste et sombre que sa cellule. *C'est sûrement Red qui a fait le coup, pour venger sa famille... mais va-t-en le prouver ! Et, de toute façon, ils me colleront le meurtre de Small sur le paletot. Je suis fait comme un rat.*

Un gros rat traverse la cellule de toute la vitesse de ses courtes pattes. Une ombre sur le plancher ressemble étonnamment à un nœud collant.

*
* *

Avachi sur le velours râpé d'une banquette de wagon, Fiddlefoot, enchaîné par le poignet droit au shérif, regardait par la fenêtre défiler la prairie monotone et verte. En face de lui, Charlie Ketchup riait de toutes ses dents et savourait par avance une vengeance légale et publique. Il s'enroulait autour du cou la cordelière du rideau, mimait un pendu, tirant une langue d'un kilomètre, les yeux comme des œufs durs ; puis il se tapait la cuisse et son rire ébranlait le compartiment.

La cloche de la locomotive tinta trois fois dans le crépuscule, axes et tampons grincèrent quand le train prit un virage. Courbé sur le tender, un jeune chauffeur taillé en athlète bourrait la chaudière avec un mouvement régulier de piston ; le vieux mécanicien, coiffé d'une casquette bleue et rayée haute comme une toque de cuisinier, fumait sa pipe de maïs, nonchalamment accoudé à la fenêtre. Le faisceau du gros phare révélait à l'infini le double trait des rails, luisants, argentés, tel un serpent métallisé immobilisé en pleine lumière. Dans la morne plaine d'Arizona, nul incident ne troublait jamais la navette régulière du tortillard 843. Une tornade... une vache sur la voie... En ses quinze ans de service, le vieux mécanicien philosophe avait appris que le temps a raison des tornades, qu'un coup de pied bien placé chasse la vache la plus récalcitrante, et qu'une pipe de maïs bien bourrée de Virginie rend supportables les longues nuits d'hiver.

Chug, chug, chug, chantait la loco. La chaudière crépitait, rouge de braise et crachant des flammes ; la pipe, un peu vexée, tentait d'en faire autant. Dans le wagon des voyageurs, le shérif ronflait ; Fiddlefoot ruminait de sombres images de pendaïson ; Charlie Ketchup ruminait de joyeuses images de pendaïson. Le tortillard 834 fonçait dans la nuit.

Le chauffeur essuya son visage noir et luisant avec un foulard

graisseux, lança sa pelle sur le tas de charbon. Il allait s'accouder lui aussi à la fenêtre pour griller une cigarette et prendre un repos mérité quand une brusque secousse le fit sursauter.

Les freins ! la cloche !... tintent, hurlent, grincent... Le mécanicien, pendu au cordon d'alarme, buste hors de la fenêtre, scrute la nuit opaque.

— Qui est-ce qui se passe, Jake ? Une vache ? demande le chauffeur, intrigué et vaguement inquiet.

La réponse se perd dans le vacarme. Les roues bloquées frottent sur les rails dans un pialement pénible et assourdissant. Frénétiquement danse le cordon d'alarme...

Devant la locomotive une lumière rouge s'agite en travers de la voie, balancée au bout d'un bras invisible.

Bientôt le phare prend dans son champ un homme coiffé d'un Stetson et lanterne au poing ; ses éperons d'acier poli brillent comme des escarboucles. Sa voix domine le tintamarre du train :

— Arrêtez ! y a un éboulement devant !

— Un éboulement ! lui crie le mécanicien par la fenêtre. Mais c'est pas la saison des pluies !

— Ouvre encore ta gueule et y va pleuvoir des balles...

Le mécanicien lâche sa pipe. Mâchoire pendante, il contemple le petit œil noir et rond d'un Winchester pointé sur son nombril. Par l'autre marchepied, grimpe sur la locomotive un costaud vêtu en cowboy, le visage dans une cagoule faite d'un sac d'épicerie troué aux yeux.

— Levez les bras bien haut, les enfants, et y vous arrivera rien.

Dans le wagon de voyageurs, le shérif, brusquement réveillé, voit le contrôleur passer en trombe dans le couloir. Charlie Ketchup écrase son nez contre la vitre, ravi de cette bonne farce.

Jim Ross s'élance à la portière, tirant son prisonnier par les menottes, et crie à l'employé qui au loin détail :

— Pourquoi on s'arrête ?

Un geste vague. « Probablement une vache sur les rails. » Le contrôleur a déjà disparu...

Fiddlefoot tente de regarder par la fenêtre, mais la réverbération de la lampe à pétrole sur le verre épais brouille toute vision sur l'opaque nuit extérieure ; cependant il lui semble apercevoir des ombres qui courent le long de la voie.

Soudain, à chaque bout du couloir, débouchent des hommes patibulaires et cagouleurs. Un coup de feu claque ! La vitre du compartiment vole en éclats... D'une violente bourrade, le policier couche son prisonnier à plat ventre entre les banquettes. Agenouillé, colt au poing, il mitraille la nuit. À la portière le pisteur indien glisse un œil, vivement épaulé son Winchester... *Ba-wang !*... Et un

gigantesque éclat de rire... Le wagon est plein de fumée. Une fusillade nourrie, l'âcre odeur de poudre prend à la gorge et fait tousser.

Fou de joie, Charlie Ketchup, abandonnant toute prudence, d'un bond de puma s'élance dans le couloir. Il pousse un sauvage cri de guerre, charge les assaillants, fusil à la hanche, crachant plomb, flammes et fumée... Deux bandits masqués tombent l'un sur l'autre, empilés tels des sacs de pomme de terre ; mais d'autres montent à l'assaut du wagon par toutes les portes... un cagoulard tente de se hisser par une fenêtre brisée... on entend leurs pas qui courent sur le toit...

Le shérif est projeté en arrière comme par un coup de bélier. Il lâche son colt qui tombe à terre. Grimaçant de douleur et livide, il étreint son épaule déchirée par un lingot de calibre 45 ; le sang ruisselle le long de son bras inerte, goutte sur le velours des sièges qui fait buvard.

Dans le couloir, le géant indien, pris à découvert dans un feu intense et croisé, pousse un rugissement de fauve, et tombe à genoux. Il tire encore... deux fois... Ses hurlements d'agonie glacent les moelles. Troué comme une écumoire. Le sang pisse comme de robinets, éclabousse les cloisons et le plafond. Les bandits tirent toujours dans le grand corps qui se tord à terre ! Un dernier soubresaut... Charlie Ketchup gît inerte, le nez dans une purée rose de cervelle éclatée.

La fusillade cesse aussi soudainement qu'elle a éclaté. Des hommes masqués envahissent le compartiment, fusils, cagoules, bruit de bottes, on pousse brutalement le shérif de côté, Fiddlefoot se sent empoigné et relevé... Ahuri, il cligne des yeux dans la fumée, sans rien comprendre à ce qui se passe.

Un cagoulard s'assied sur la banquette.

— Donnez-moi les clés des menottes, shérif.

— Prends-les toi-même, salaud ! grogne le policier, pâle, titubant.

Fiddlefoot, bien incapable de réfléchir, se laisse faire, passif, abruti ; néanmoins, la voix du chef des bandits lui semble familière. Un déclic... il masse ses poignets endoloris par les bracelets d'acier, ébauche quelques rapides mouvements de gymnastique pour délier ses muscles gourds. Le chef l'entraîne par le bras.

— Allez ! grouille-toi !... On va pas moisir ici.

En file indienne et au pas de course, les cagoulards s'éclipsent dans le couloir, emmenant avec eux le prisonnier libéré. La tête convulsée de Jim Ross apparaît une dernière fois à la portière.

— Vous serez tous pendus ! Tous ! vous m'entendez... Salauds !
SA-LAUDS !

Le chef des bandits se retourne avant de sauter sur le ballast.

— M... !

CHAPITRE XI

Fiddlefoot sentit les cailloux aigus du ballast rouler sous ses bottes. Il fit quelques pas sur le moelleux tapis d'herbe mouillée, aspira à pleins poumons l'air pur de la nuit ; c'était bon de chasser l'odeur lourde, entêtante, de la poudre et du sang.

Autour de lui, les bandits enlevaient leur cagoule, riant et plaisantant du succès de l'attaque. Et le fugitif aperçut dans un rayon de lune une magnifique chevelure rouge et flamboyante...

Ainsi il ne s'était pas trompé en croyant reconnaître la voix rude du jeune brigand irlandais : c'était bien Red qui l'avait tiré des griffes de la justice. Les voleurs se hâtaient vers leurs chevaux, gardés par deux sentinelles à cent mètres de la voie ferrée.

Fiddlefoot prit le chef des bandits par le bras.

— Mon vieux Red, je te dois une fière chandelle... Je sentais déjà la corde autour de mon cou.

— Me remercie pas... Les dents du brigand luisaient dans la nuit comme celles d'un jeune loup. « C'est toi qui m'as drôlement dépanné en descendant Rock Hansen. »

— Mais j'ai jamais tué Rock !... Fiddlefoot protestait énergiquement. « Je croyais au contraire que c'était toi. »

Red s'arrêta net. Il semblait stupéfait.

— T... t'as pas troué Hansen ! C'est sérieux ?

— Tu penses bien que je te raconterais pas des blagues à toi... *Je n'ai pas tué Rock Hansen !* Non, non et non !

— Mais alors qui a fait le coup ? bégaya le brigand, désarçonné.

— Alors là, mon p'tit vieux... j'en sais pas plus long que toi.

En groupe compact, les voleurs galopèrent en direction des montagnes, vers leur repaire désolé des *barrens*. Longtemps dans la nuit, les fuyards entendirent la cloche de la locomotive qui appelait éperdument au secours.

*

* *

Dave Winters, contremaître du *Boxed H*, ressassait inlassablement l'assassinat mystérieux du boss dans son crâne oblong de cheval têtu et intelligent. Et plus il réfléchissait à cette sombre

affaire, moins il était convaincu de la culpabilité de Fiddlefoot...

Comme suite à ces réflexions, le sieur Winters enfila sa chemise à carreaux du dimanche et, monté sur un superbe étalon gris, déboucha dans la grand-rue d'Adobe avec un air renfrogné qui fit prestement détalier les gamins mexicains. Frosty Ferlow, à nouveau *deputy-sheriff*, mollement balancé dans un fauteuil à bascule, mâchonnait un cure-dent sous le porche. Il leva paresseusement une main large et grasse.

— Hello, Dave.

Le rude contremaître ne s'embarrassa pas de politesses.

— Z'êtes des c... Je m'y connais en hommes ; le Fiddlefoot est pas un gars à tirer dans le dos. Je suis sûr que l'assassin cavale toujours.

— Dave, t'as trop d'imagination, répondit sans s'émouvoir l'obèse Frosty Ferlow.

— Et mon nez, il a de l'imagination ?

Le *deputy* cherchait une réponse à cette question troublante lorsque les marches du perron craquèrent sous la longue carcasse dégingandée de Weary. Le vagabond, d'habitude si flegmatique, semblait décontenancé.

— Heu... *deputy sir*... je viens d'apprendre que vous avez épingle mon copain pour le meurtre de Rock Hansen. Je vous affirme que c'est une erreur, sir. Fiddlefoot n'a pas quitté le *Barred M* la nuit du crime.

— Là... qu'est-ce que je disais ? triompha Dave Winters.

— Gentlemen, nous avons des *preuves*, trancha le policier d'un ton suffisant et péremptoire.

— Si c'est toi qui les as trouvées, elles doivent pas être jojo...

Frosty toisa le bourru contremaître avec un écrasant mépris mais, sommé de s'expliquer, il daigna raconter la découverte par le traqueur indien du compromettant insigne.

— Dans les buissons, gentlemen ! tout près du cadavre !... Et le derringier à Dardon ? hein ? Votre Fiddlefoot était justement dans le saloon quand il est tombé par terre... Alors ! racontez pas de conneries !... D'ailleurs le lascar était déjà recherché pour deux autres meurtres.

— Deux autres meurtres ? s'étonna Winters, les sourcils froncés.

— Bien sûr. Small, au Mexique, et un type, au Texas. Tu trouves pas que ça commence à bien faire ?

Dave reniflait comme un taureau au corral.

— Small, Small... vous avez pas de preuves que c'est Fiddlefoot qui l'a descendu. Et l'aut' connard au Texas, qui dit que c'était pas un combat loyal d'homme à homme ?

— Rock, en tout cas, c'était pas un combat loyal d'homme à

homme, grommela l'entêté Frosty.

La discussion fut brusquement interrompue par l'arrivée en trombe de Slim Ardley, l'agent du chemin de fer. Visière de rhodoïd en bataille, manches retroussées, il brandissait un télégramme et semblait dans un état intense de surexcitation.

— Frosty ! Frosty ! écoute ça !... En nage et haletant, il lut le télégramme d'une voix tremblante d'émotion :

train attaqué par hommes masqués. ketchup tué. prisonnier enlevé. je crains un lynchage. suis trop blessé pour être utile. rassemble posse et surveille le Boxed h. j'arrive.

ROSS, Shérif

Un silence de mort accueillit ces paroles, tous les yeux étaient rivés sur Dave Winters.

— Le *Boxed H* n'a rien à voir là-dedans, tonna le contremaître. Je le jure sur la Bible !

Weary regardait les nuages comme pour leur demander de l'inspiration ; Frosty Ferlow se massait furieusement la nuque, cure-dent pointé ainsi qu'une lance apache.

— Mais, bon sang de bois ! qui peut bien vouloir lyncher Fiddlefoot, à part vous autres ?

— Nous autres !... Dave, écœuré, lança à cinq mètres un crachat. « Mais, sombre crétin, je viens de te dire à l'instant que Fiddlefoot est innocent. »

— Et si tu m'avais dit ça pour détourner les soupçons ?

Si Frosty Ferlow devenait intelligent, il n'y avait plus qu'à plier bagage ; Winters lâcha un mot énergique et s'en fut vers le saloon d'une démarche nerveuse et arquée. Les deux coudes sur le comptoir, un pied sur la barre en cuivre, il contemplait tristement l'alcool ambré qui tremblait dans son verre. Une solide amitié l'avait lié à Rock Hansen, forgée dans maintes fusillades côte à côte... Le whisky s'anime comme un écran de cinéma : galopent ventre à terre des cow-boys armés. Ils tirent en l'air, paniquent un troupeau... *Stampeeeeeede !*... Et au galop dans l'immense prairie, comme les Huns dans la steppe... Maintenant ils incendient un ranch... brisent des clôtures... traînent au bout d'un lasso un fermier hurlant, devant sa famille épouvantée... Coups de feu. Éclats de rire. Galop des chevaux. C'est l'équipe du *Boxed H* qui passe ! Place, manants ! C'est le grand Rock Hansen et son contremaître, Dave Winters !

L'Arizona leur appartient... Au galop !... Batailles rangées au clair de lune. Meurtres. Piraterie. C'était le bon temps ! Et la servante d'auberge, à Randall !... Elle faisait la mijaurée, refusait de monter dans la chambre. Rock Hansen l'avait fouettée, devant les cow-boys trépignants...

Dave Winters soupira. Il leva la tête, vit dans la glace le visage long et lamentable de Weary. Lui versant à boire :

— T'es libre de te déplacer ?

— Libre comme l'air ! gazouilla le vagabond, en tendant son verre vide.

— Tu connais Nogales ?

— Heu... un peu... j'y suis passé, y a déjà un bout de temps...

Winters sortit de sa poche une liasse de billets de banque neufs, la poussa devant Weary, ébahi.

— Prends ça. File à Nogales, va faire une enquête là-bas. Déniche ce troquet : *La Paloma*, et tâche de savoir la vérité sur le meurtre de Small.

— *Yes, sir !* s'empressa de dire Weary, enchanté.

Et il tendit encore une fois son verre.

CHAPITRE XII

L'attaque du 834 fit l'effet d'une bombe dans la vallée des Squelettes. Depuis le raid de Cochise et ses Apaches Chiricahua, il y a quinze ans, nul événement de cette envergure n'avait animé les conversations dans les saloons et boutiques des bourgades de la prairie.

Au mur d'une chambre de la pension de famille tenue par Mrs Maloney, à Fremont Wells, plastronnait, enfilée sur un cadre et seule comme un tableau de maître, une cagoule faite d'un sac d'épicerie troué par les yeux. Le soir, le mécanicien McGill rassemblait devant le trophée un groupe d'amis choisis pour leur conter, chaque fois avec force détails nouveaux et imaginaires, la nuit fatale.

À une de ces réunions, Jim Curran, linotypiste au *Times*, décrocha la cagoule pour l'examiner sous la lampe.

— T'as pas un rouquin dans tes relations ? demanda-t-il d'un ton anodin.

— Non. Pourquoi ? répliqua le mécanicien, étonné.

— Parce que le bandit qui portait ça a des cheveux rouges comme un chariot de pompiers... Il brandit triomphalement devant l'assistance tremblante un cheveu roux et irlandais. « Vise un peu ça ! »

Et c'est ainsi que, dans les bureaux de poste et de police, la photographie de Timothy Rourke, dit Red, fit pendant avec honneur à celle de Fiddlefoot.

*

* *

Sous les lustres du *Longhorn Saloon*, Monte Molly, également rouquine et non moins dangereuse, distribuait avec un sourire enjôleur ses cartes neuves et biseautées. Au bout du comptoir, perché sur un haut tabouret, Nick Dardon, remis de ses émotions et cicatrisé de toute blessure, lisait le *Cochise County Times* en tétant un long cigare noir. Ses sourcils se froncèrent à la lecture d'une annonce et, lorsque les doubles battants s'ouvrirent pour laisser entrer Creighton-Caldwell et son rat blanc, le regard du tenancier, d'habitude froid et hermétique, s'alluma d'une étrange lueur.

Le petit Anglais piqua droit sur la table de jeu avec la joie fébrile d'un pigeon voyageur rentrant au bercail. Perché sur son épaule, le rat blanc examinait la salle d'un air conquérant d'empereur romain. Caldwell suivit un instant le jeu avec fascination, puis, s'arrachant à regret de ce lieu de délices, il alla trouver le patron.

— Nick, je voudrais jouer. Pourrais-tu demander à ta rousse sirène de ranger ses cartes truquées ? Je veux bien te faire gagner de l'argent, mais honnêtement... Il lui lança une bourrade. « Sacrée vieille crapule ! »

Nick leva son nez pointu de fouine.

— Tu veux gagner dix mille dollars ?

— D... dix mille dollars ! s'étrangla Creighton-Caldwell en reculant d'un pas. Même le rat blanc semblait estomaqué.

Cigare amoureusement léché. Clin d'œil.

— Et sans risques...

— C... comment ? croassa l'Anglais.

Nick tendit le journal à son interlocuteur, montrant une annonce d'un ongle rose et poli.

— Lis ça.

L'Anglais lut, le front plissé :

Cent dollars de récompense à la personne qui permettra de retrouver le ou les héritiers de feu Chris Hansen, décédé à Adobe, Arizona, le 2 mai dernier. Pour tous renseignements, s'adresser à Warner Wallington, avocat, Fremont Wells, Arizona.

Caldwell leva un front encore plus plissé.

— Quand il s'agit de gagner des dollars, mon cerveau fonctionne en général assez bien. Mais là, je donne ma langue au chat... Il soupira. « Je dois vieillir. »

— C'est pourtant simple... Penché en avant, Nick chuchotait. « Rock a eu trois enfants. Sa femme et deux mouflets sont morts. Le dernier garçon, donc le seul fils qui lui restait, s'est enfui il y a huit ans. Rock a engagé un détective qui a retrouvé la trace du gamin au Mexique, à San Andréas. Mais quand le flic est arrivé là-bas, une épidémie décimait la population. Un cordon de *rurales* cernait la ville ; on ne laissait personne entrer ni sortir. Quand le détective a finalement pu passer, il ne restait dans San Andréas qu'une douzaine de Mex en vie. On entassait les cadavres dans des fosses et on les arrosait avec de la chaux vive. Le fils Hansen a certainement fini comme ça. » Nick fit glisser son cigare pour se rapprocher encore du visage cupide et fasciné de l'Anglais. « T'as pigé ? On a aucune preuve de sa mort. Et un ranch de cent mille dollars attend un héritier. »

— Tu ne veux quand même pas que je me fasse passer pour le fils d'Hansen ? dit Creighton-Caldwell avec un sérieux imperturbable.

À cette idée saugrenue, même le glacial Nick daigna sourire.

— Je voudrais bien, mais avec ta binette et ton rat blanc ça marcherait jamais. Mais tu pourrais aller à la recherche du fiston ; moi, avec mes affaires, j'ai pas le temps...

Les deux gredins se serrèrent la main. Ils avaient l'air de prodigieusement s'amuser. Monte Molly, qui les surveillait du coin de l'œil, soupira et alluma une cigarette d'un geste théâtral et désabusé.

*
* *

Retranchés au plus profond des désertiques *barrens*, Red et ses voleurs de bétail se terraient à l'ombre pourpre des monts Dragoons, derrière un cordon de sentinelles embusquées et vigilantes. Rarement se profilait au loin sur les crêtes arides la silhouette d'un prospecteur et sa mule lancés à la recherche avide d'un or problématique.

Seul Butch Mulloy fit une apparition éclair en pleine nuit ; il eut une longue discussion avec Red et disparut comme il était venu, escamoté par les ténèbres protectrices.

Déguisé en chercheur d'or, Dakota et son train de mulets assuraient le ravitaillement et une liaison hebdomadaire avec la ville. Par lui, la bande apprit qu'un mandat d'arrêt était lancé contre son chef et que le *Boxed H* avait un nouveau boss. « Jeune, costaud, pas facile à intimider... paraît que c'est le même à Rock Hansen qu'est rev'nu à la maison pour tuer le veau gras. »

Un énigmatique sourire erra sur les lèvres minces de Red.

— Y a des veaux gras qui se laissent pas tuer facilement...

*
* *

Une camaraderie bourrue proche de l'amitié s'était établie entre Fiddlefoot et le vieux Dakota. Le brigand de grand chemin, de longue date habitué aux meurtres et rapines, ne comprenait point que, la fameuse nuit de l'évasion, Weary et son compagnon eussent pris le mal de le bâillonner et ficeler alors qu'une carotide est si vite tranchée. D'où solide reconnaissance. Par ailleurs, l'*homme* qui froidement descend un flic de la Mutuelle et le grand Rock Hansen est de toute évidence un « type bien ».

Dakota était éperdu d'admiration.

— Tiens ! v'là Butch Mulloy qui revient, s'étonna Fiddlefoot en voyant déboucher des gorges un cavalier poussiéreux. Et, ayant l'air de s'inquiéter pour la sécurité de la bande : « Tu trouves pas que c'est risqué de sa part ? »

Dakota cracha droit devant lui, haussa les épaules, et grommela :

— Bien sûr que c'est risqué... mais faut bien que quelqu'un apporte les ordres.

— C'est donc pas Red qui commande ? interrogea le fugitif d'un ton neutre, indifférent.

Conscient d'avoir gaffé, le vieux dur à cuire se mit à frotter avec ardeur une poêle à frire, la mirant au soleil comme le saint sacrement. Fiddlefoot ricanait, songeur :

— Au-dessus de Red y a Nick Dardon, hein ? C'est lui le grand caïd...

— Au-dessus de Red y a personne, grogna Dakota.

— Tu sais que tu rougis quand tu mens... Il continuait à rire silencieusement, comme un loup. « Et c'est la frangine de Red qui fait le croupier au *Longhorn*. Pas mal, la petite combine ! »

À cet instant, Butch Mulloy passa en trombe, hagard, échevelé.

— Red est mort ! lança-t-il à la cantonade.

CHAPITRE XIII

Revenant de Nogales, l'ami Weary, bride en main et Stetson sur la nuque, sifflotait un vieil air de cow-boy en contemplant le jaune limon, une pâte entre deux berges couvertes de roseaux et d'aloès. Le cheval, fourbu, enduit d'une croûte épaisse de sueur et de poussière, plongea dans l'eau tiède ses naseaux dilatés ; trop fatigué pour faire Adobe d'une traite.

Weary bâilla à se décrocher la mâchoire et sourit : le vieil homme, lui aussi, en avait plein les pattes...

Décidé à camper pour la nuit au bord de la rivière, il descendit prudemment dans la vase pour cueillir une litière de roseaux secs. À chaque pas, la boue se resserrait autour de ses bottes avec un bruit de ventouse. Il écarta le dense rideau de tiges et de feuilles... et fit un bond en arrière comme s'il avait vu le diable.

Incrusté dans la vase et coincé par les herbes, le cadavre de Red baignait au milieu des têtards et des araignées d'eau, étendu de tout son long sur le ventre. La chemise du mort était brûlée par la poudre, déchirée par une balle de gros calibre tirée à bout portant. La rousse chevelure ondoyait dans le courant telles des herbes sanglantes et insolites.

Weary étouffa un juron, puis se pencha pour examiner soigneusement le corps. Il resta un long moment pensif avant de s'agenouiller dans le sable pour découvrir des traces.

*
* *

Frosty Ferlow, étoile de *deputy-sheriff* étincelante sur son gilet, éclatait de suffisance devant une assistance bouche bée.

— Voici ce qui est arrivé : un cavalier venu de la ville s'est embusqué dans les roseaux. Il est resté à l'affût environ une heure. Il était nerveux comme un chat car il bougeait tout le temps. Il a laissé Red franchir le gué. Il a rampé dix mètres dans les hautes herbes. Il s'est dressé derrière Red qui faisait boire son cheval. Il lui a tiré dans le dos, à bout portant, avec un colt 44. Puis il est revenu ici au grand galop.

— Tu sais qui c'est ? demanda un cow-boy.

— Non, répondit Frosty d'un air offensé. Il prit une posture de cabotin pour ajouter d'un ton ronflant : « Mais je pourrais reconnaître son cheval n'importe où. »

— Comment tu sais tout ça ? s'émerveilla le jeune commis épicier.

Frosty enfla comme une grenouille. Les pouces dans les entournures du gilet. La moue supérieure.

— Je sais lire les signes de piste...

Adossé à un pilier des arcades, Weary rigolait.

*

* *

— Il est mort ! oui !... mort ! Mort ! MORT !

Les voleurs de bétail, atterrés, faisaient cercle autour de Butch Mulloy. Dakota lâcha sa poêle à frire et se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes courtes et arquées. Fiddlefoot, qui nettoyait son fusil, se leva avec la lenteur titubante d'un boxeur sonné.

Mâchoires pendantes. Regards incrédules. Toutes les lèvres murmurent : « Il est mort !... Red est mort !... »

« Quand ? Comment ? Où ? »

Submergé, pressuré, Mulloy écarte largement les bras en signe d'impuissance et se force à grimacer un sourire.

— Si vous voulez bien fermer vos gueules, je pourrai peut-être vous raconter ce que j' sais... Un silence de mort se fit aussitôt. « Red était allé à Adobe pour affaires, j'ai tout fait pour le décourager mais il a rien voulu entendre. Vous le connaissez ? Quand il a une idée en tête... Moi je suis pas allé jusqu'à la ville, j'ai aucune envie de me faire épingle. Je me faisais une bile folle et j'ai guetté son retour. Tout à coup j'entends un coup de feu ! Je fonce... qu'est-ce que je vois ? l'canasson à Red qui cavale tout seul dans la prairie ! Oh ! j'ai pigé tout de suite ! Au gué de Lost River j'ai trouvé mon Red avec une balle entre les épaules... Il pantelait encore comme un oisillon tombé du nid ! »

Les voleurs se regardaient, et baissaient la tête, trop sidérés pour parler. Au bout d'un moment, un grand gaillard barbu demanda d'une voix rauque :

— Tu crois que c'est le *Boxed H* qui lui a réglé son compte ?

Butch Mulloy haussa les épaules.

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Peut-être toi.

La voix est calme, neutre, Fiddlefoot, jambes légèrement écartées, pouces dans le ceinturon, regarde le forban droit dans les yeux. Butch fronce les sourcils, articule en détachant les syllabes :

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Tu m’as entendu.

Les mains à dix centimètres des crosses... Ils se font face, l’un ramassé comme un sanglier prêt à charger, l’autre droit, décontracté. Ils s’épiaient pour déceler dans le regard de l’adversaire la lueur qui précède d’une fraction de seconde la sortie fulgurante d’un revolver tonnant. Mais Mulloy n’avait pas les nerfs d’acier trempé du grand cow-boy ; il calait devant un duel à découvert avec un *hombre* dont la réputation de tueur s’étendait du Mexique au Colorado. Il fit un effort surhumain pour grommeler avec un flegme apparent :

— Tout s’est passé comme j’ai dit. Si tu me crois pas, va te faire foutre !

— Je ne crois que quand j’ai des preuves... Fiddlefoot sourit, très aimable. « Et les preuves, fais-moi confiance, je vais les chercher ! »

— Cherche jusqu’à perpette, moi je m’en fous...

Voûté et moite de sueur, Butch Mulloy tourna les talons et se fondit dans la foule. La tension dissipée, de petits groupes se formèrent pour discuter longtemps avec animation. Dakota fit un clin d’œil à Fiddlefoot et, d’un geste énergique du pouce levé, manifesta son approbation.

*
* *

Arrêté au milieu du gué, Fiddlefoot regardait d’un air pensif les lumières d’Adobe qui scintillaient sur la prairie comme un essaim de lucioles ; on n’entendait que le clapotis de l’eau foulée par les sabots du cheval. Le fugitif abandonna la piste ; au pas entre les cactus, il longea prudemment les baraques en bois du quartier mexicain – taches noires sur le sombre velours de la nuit. Il contourna trois fois la ville avant de s’en approcher. Avec sa tête mise à prix et les villageois alertés par le meurtre de Red...

Il attacha sa monture derrière l’écurie, traversa au pas de course les terrains vagues envahis de ronces, buta dans deux barrières... Enfin il vit briller au bout d’une ruelle les lumières verdâtres de Main Street. Accroupi dans l’ombre, plaqué au mur, il glissa un œil inquiet : la rue vide, illuminée... bordée d’arcades ténébreuses et menaçantes. Il n’osait pas s’y aventurer. Éblouissant de tous ses lustres, le *Longhorn Saloon* explosait de cris et de rires.

Et, à travers les fentes lumineuses des doubles volets, se découpait en ombre chinoise l’ineffable silhouette de Weary.

Fiddlefoot ne put réprimer une exclamation de joie – la chance lui souriait ce soir...

D’un bond de chat il se glisse sous les sombres arcades, demeure un moment immobile, retenant sa respiration, écoutant les bruits...

Personne en vue. Rien que le joyeux tapage du saloon. Une maison... une autre... Fondu contre le mur de la taverne, il siffle longuement un appel modulé, musical : c'est de cette manière qu'il appelait son cheval ; Weary avait assez chevauché à ses côtés pour s'en souvenir ! Le cœur battant, il épie le grand vagabond. Aucune réaction. Le vacarme dans la salle est assourdissant. Nouvel appel... La tête de Weary dépasse au-dessus des doubles battants tarabiscotés comme une citrouille au bout d'une perche. Un pinceau de lumière balaye la chaussée ; sifflotant et les mains dans les poches, le vagabond sort du bar, plus nonchalant et dégingandé que jamais.

— T'es pas un peu louf ?

D'un index frénétique, il se vrillait énergiquement la tempe. Fiddlefoot l'empoigna par le bras.

— C'est toi qui a découvert le cadavre de Red ?

— Ouais.

— Tu sais qui a fait le coup ?

— Non. Mais je peux te dire comment est son canasson : beige, avec le bout des pattes noir.

— Butch Mulloy ! siffle Fiddlefoot entre ses dents.

Weary interroge les étoiles. « Y a peut-être d'autres canassons en Arizona qu'ont le bout des pattes noir... Soudain sérieux et préoccupé : « Qu'est-ce que tu comptes faire ? »

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ! répond Fiddlefoot d'un air désespéré. Tout le pays est à mes trousses ! Y faut que je retourne aux *barrens*, j'ai pas le choix... Il glisse vers le saloon resplendissant un regard d'envie. « En attendant, je boirais bien un bon coup. »

Un clin d'œil.

— Bouge pas. Je reviens.

La bouteille de bourbon luisait comme une opale sous les arcades. La malchance voulut qu'à cet instant précis, Frosty Ferlow, le gosier desséché et l'étoile conquérante, décidât de se rendre au saloon pour boire un dernier verre avant de se coucher. Il croisa Weary, fort embêté et bouteille au poing. Tiens, tiens... Non pas qu'en lui-même le couple Weary-Bouteille eût rien d'anormal, certes pas... Mais ce n'était point l'heure de la fermeture, le sieur Weary avait l'air étonnamment sobre, et la bouteille n'était point débouchée. De tels indices ne passent pas inaperçus pour un émérite détective comme Frosty Ferlow. Son cerveau, en effervescence depuis l'attaque du train, se mit à bouillonner. Weary apporte une bouteille de whisky à quelqu'un. — Pourquoi ? Parce que ce quelqu'un ne désire pas être vu au saloon — Pourquoi ? Et ledit Weary est un bon copain de...

Sortant son colt, Frosty s'embusqua dans une venelle sombre jonchée de détrit.

CHAPITRE XIV

Fiddlefoot avala de travers en entendant des pas furtifs, étouffa sa toux dans sa manche de chemise. Weary chuchota d'une voix tremblante d'angoisse : « Cake ! v'là Frosty ! »

Pffft... Il n'y a plus que Weary qui roule une innocente cigarette. Soudain un vacarme infernal retentit ! gong ! cymbales ! on dirait toute une épicerie qui s'effondre, des piles et des piles de boîtes en fer-blanc... miaulements atroces ! une troupe de chats en trombe, poil hérissé, queue en brosse... Des lumières s'allument aux fenêtres. Weary, intrigué, s'avance et craque une allumette : dans la tremblotante lueur il découvre l'infortuné *deputy* à quatre pattes dans un monceau d'ordures, tâtonnant comme un aveugle.

— Tu fais ta prière du soir ? demande Weary, tout miel.

— Non, bougre d'andouille !... Frosty se relève et brosse de son pantalon les malodorantes souillures. « J'ai perdu mon revolver. On a pas idée de mettre les poubelles dans le noir pour que les gens s'étalent ! »

Weary lui parle du ton paternel d'un instituteur grondant amicalement un garnement. « Voyons, Frosty !... on ne se promène pas revolver au poing dans une rue non éclairée ! » L'allumette faiblit et meurt. Le policier plonge tête baissée dans le tas d'ordures. « Le v'là ! Le v'là ! »

— Quoi ?

— Mon pétard !... Il se redresse sur ses ergots tel un coq de combat, empoigne le vagabond par la chemise. « Par où il est parti ? »

— Par-là, dit Weary, pointant vers l'est.

Le *deputy* esquisse un sourire finaud et diabolique. Pointant vers l'ouest :

— Ce qui veut dire qu'il est parti par-là.

Weary hausse les épaules, royalement indifférent.

— Oh ! tu sais... y a aussi le nord et le sud...

Frosty trépigne, lui brandit son revolver sous le nez. « Tu l'as vu, misérable ! »

— Oui, à l'instant. Il s'est sauvé par-là – montrant l'est – quand t'as fait tout ce barouf avec les poubelles.

— Et tu n'as pas essayé de le retenir ?

— Je n'ai aucune envie de me faire griffer, déclare Weary d'un ton digne.

— Griffer ?

— Oui, parfaitement : GRIFFER !

— De qui parles-tu ? vocifère le policier au comble de l'exaspération.

L'ami Weary ne se départit pas d'un calme olympien.

— Je parle du chat de Mrs Makepiece. Elle l'a perdu la semaine dernière.

Frosty attire son exaspérant interlocuteur à deux centimètres de ses narines fumantes et dilatées. Il murmure d'une voix douceuse, tremblante de rage rentrée :

— Et c'est au chat de Mrs Makepiece que t'as donné une bouteille de bourbon ?

Du ton le plus naturel :

— Il n'aime pas le scotch.

D'une bourrade, le *deputy* lance Weary contre le mur. Il s'élance vers la grand-rue illuminée... *BOUM ! BA-DA-BOUM ! PATATRAS !!!*... Weary, plein de sollicitude, craque une seconde allumette et offre le bras. « Tsk, tsk, *deputy sir*... mais aussi ! l'éclairage dans cette ville est *dé-plo-rable !* »

Sale et cramoisi de fureur, Frosty Ferlow déboule dans le *Lorghorn Saloon* au milieu d'une envolée de volets claqués.

— Tout le monde à cheval ! Et que ça saute ! Vous êtes mobilisés pour une *posse*.

Grognant et traînant les pieds, les cow-boys du *Boxed H* sortent dans la nuit et détachent leurs chevaux. Dave Winters croise Weary et lui demande :

— On poursuit qui ?

— Le chat de Mrs Makepiece.

*

* *

À l'aube, Fiddlefoot apercevait la crête dentelée des Dragoons, violacée sur un ciel vert pâle. Allons ! bientôt les *barrens* et la sécurité... Des écharpes de brume glissaient comme de silencieux fantômes sur la prairie mouillée de rosée, dans le lointain meuglait une vache isolée.

Au galop... L'herbe se raréfie, apparaissent les premières touffes épineuses d'ocatillo, d'abord clairsemées, puis resserrées en un dense et inextricable maquis. Collines. Collines à perte de vue, jaune, ocre, rouge, de plus en plus hautes... Et c'est le *no man's land*. Nu. Rocaillieux. Hostile. Mortel. Derrière le fugitif s'étale en pente douce la verte cuvette de la vallée des *Squelettes*, sillonnée par le ruisseau

bordé de saules. Devant lui : des falaises abruptes de granit gris et rose. Pendant des heures et des heures, cheval et cavalier s'enfoncent au cœur d'un paysage lunaire. Îles. Cratères. Coulées de lave. Fiddlefoot, les yeux mi-clos contre l'aveuglante réverbération du soleil, se laisse aller à une douce somnolence, bercé par le trot égal et régulier de sa monture. Poussière dans le nez, la bouche, les oreilles... Le cavalier s'engage dans un étroit défilé en chicane, flanqué d'impressionnantes murailles toutes scintillantes de mica.

Ping ! Ping !...

Deux balles ricochent !

Le cheval se cabre en hennissant de terreur, désarçonne presque son cavalier. Fiddlefoot plonge à terre, tire la bête par la bride, la plaque contre le roc. Il sort vivement son Winchester de l'étui de selle, s'accroupit, canon pointé vers les cimes.

Ping ! Ping !... elles sifflent à son oreille, des éclats de roche lui piquent la joue comme des épingles. Fiddlefoot rampe, fusil entre les bras, tente de gagner un précaire abri entre les pierres éboulées.

Et un autre fusil aboie soudain, plus haut dans le défilé...

Sandwich !

Les assaillants invisibles ne se pressent point – ils ont tout leur temps. L'un d'eux vide tranquillement un plein chargeur, de petits panaches de poussière rouge voltigent autour de l'homme traqué, devant, derrière, entre ses jambes... L'endroit est intenable ! À trente mètres environ, Fiddlefoot repère un éboulis : cinq ou six gros rochers forment une barricade naturelle. Mais il faut parcourir trente mètres sous la fusillade...

Il se ramasse tel un coureur prêt au départ, attend, s'oblige à respirer calmement. Il compte les balles : trois, quatre... Mon Dieu ! s'ils pouvaient avoir fini leur chargeur en même temps ! Le tireur posté directement au-dessus de lui envoie ses dernières balles... son camarade entre aussitôt en action. *Les vaches, y sont pas fous*. Le tir croisé alterné n'est cependant pas rigoureusement simultané : l'un des assaillants tire plus vite que l'autre. Un chargeur est vide... encore deux balles du copain... À peine ont-elles éraflé le granit avec un bruit de corde à piano que Fiddlefoot s'élance ! sprint fou ! ses jambes deux pistons. Il plonge sur les rochers. *Ping ! Ping !* roule, tombe, vêtements déchirés, coudes, genoux écorchés. La rageuse fusillade reprend de plus belle. Mais il est à l'abri, Winchester au poing. Son cheval, affolé par les détonations répercutées et amplifiées d'écho en écho, est sorti du défilé ; il tourne en rond sur le plateau rocheux, traînant ses rênes et hennissant.

Une pluie de balles s'abat sur les rochers avec un bruit de grêlons. Fiddlefoot retient son tir, tente de repérer les coups dans cet assourdissant vacarme. *M... ! me v'là frais !...* *Maintenant y sont au*

moins quatre ! Le sommet de la falaise se couronne de petits nuages de fumée blanche. L'assiégé commence un peu à s'y reconnaître : deux tireurs sont juste au-dessus de lui ; et deux autres gardent les extrémités du défilé. Fait comme un rat.

À plat ventre derrière les pierres, il enlève son chapeau pour observer, clignant des yeux dans l'aveuglante lumière solaire. À ras de ses cheveux miaulent les balles. Le tireur du bout, dans son dos, est particulièrement efficace : plusieurs de ses balles plongeantes arrivent à l'intérieur de l'abri ; mais Fiddlefoot n'ose se retourner pour lui faire face – pas avec deux Winchester sur sa tête.

Dans son nid de rochers, tapi au pied de la falaise, il est pour l'instant en relative sécurité : personne ne peut tirer directement sur lui ; et l'ennemi ne peut risquer un assaut dans l'étroite gorge où, pris en enfilade, il tomberait comme un jeu de dominos.

Attente...

Le granit vole en éclats sous le déluge de plomb.

Économisez vos munitions, bande de connards ! J'ai pas de flotte et je tiendrai pas bien longtemps...

Il guette, observe. Soudain il voit, une fraction de seconde, luire un objet métallique sur la crête, à sa droite. Posément il épaula son fusil et attend. Encore la lueur. Il la prend dans sa mire et presse la gâchette.

Un cri perçant !... le tireur culbute sur les rochers, tombe de la falaise en tournoyant comme un oiseau blessé, et s'écrase au sol.

Un sourire satisfait aux lèvres, Fiddlefoot actionne le levier de pompe pour éjecter une douille chaude et fumante. Et d'un !

Le corps collé contre la roche râpeuse, il se retourne lentement, comme un vermisseau, et scrute la haute falaise à la recherche d'un autre ennemi. Détonation, panache blanc... tiens ! il est là-bas ! Mais au moment où il va épauler, une balle lui arrache le fusil des mains ! Le Winchester gît sur les pierres, crosse fracassée, inutilisable – le bois a été fendu sur toute sa longueur comme avec un coin. Par miracle, le lingot de plomb ne lui avait pas rebondi sur le corps.

Le fugitif traqué contemple d'un air sombre son arme abîmée et suppute ses chances de survie : l'avenir immédiat se présente fort mal. Tenter une sortie est pure folie. Et le colt ne sert à rien à cette distance. *T'es foutu, mon p'tit vieux.*

Une seule chose reste à faire : vendre cher sa peau. Accroupi revolver au poing derrière sa barricade naturelle, il attend l'assaut final.

La fusillade se ralentit ; de toute évidence, les assaillants, intrigués par son silence, se concertent. Est-il mort ? blessé ? Une tête apparaît en haut de la falaise, puis l'homme se dresse à découvert. Rien. Le vent siffle dans le défilé. On les entend qui s'appellent sur la

crête. Et ils s'éloignent.

Ils s'éloignent – pour descendre !

Une ombre noire passe sur les rochers. Fiddlefoot lève la tête : deux busards tournent dans l'azur en larges cercles concentriques. Soleil au zénith. Ses brûlants rayons chauffent la pierre nue comme une poêle à frire. L'endroit devient intenable. *Bah... T'en as plus pour bien longtemps...* Il passe une langue râpeuse sur ses lèvres parcheminées ; curieusement, il ne pense point à la mort. Il pense à de l'eau – de l'eau de source. Limpide ! savoureuse ! glacée ! La poussière, poudreuse et impalpable comme du talc, lui colmate les yeux, la gorge, les narines.

Deux coups de feu, tout proche. Une volée d'éclats de granit lui fouette le visage, un lingot de plomb écrasé le frappe à l'épaule. Et la fusillade reprend... Ils sont à cinquante mètres à peine, retranchés derrière le premier coude du défilé. Ils le croient mort ou blessé, mais ne prennent aucun risque et arrosent copieusement la barricade avant l'assaut. Une balle arrache le talon carré de Fiddlefoot, une autre lui passe si près du visage qu'il sent contre sa joue la traînée d'air frais – comme un gant de toilette mouillé. De la falaise mitraillée s'éboulent terre et rocaille, ensevelissant le malheureux sous une pluie de gravats.

Les busards volent plus bas...

La fusillade cesse brusquement. L'homme traqué entend des cris, des appels... Il lève prudemment la tête et voit ses trois assaillants qui escaladent la falaise comme s'ils avaient le diable à leurs trousses ; ils font des bonds de chamois sur les rochers et courent sur la crête pour disparaître.

Et Fiddlefoot comprend vite la raison de cette déroute inattendue et providentielle : une colonne de cavaliers s'engage dans le défilé. À sa tête, on reconnaît la rondouillarde silhouette de Frosty Ferlow et la longue carcasse maigre de Weary. Derrière eux avancent revolver au poing les cow-boys du *Boxed H*.

La posse !

Fiddlefoot jette autour de lui des regards affolés, songe un instant à s'enfuir à toutes jambes. Mais son cheval s'est enfui, son fusil est brisé... les ennemis inconnus guettent vraisemblablement un peu plus loin, sur le plateau... Écœuré, fourbu, le fugitif se dresse dans son abri ; vêtements en lambeaux, couvert d'écorchures et de gravats sanglants, il a l'air d'un spectre surgi de la tombe. Les cavaliers s'arrêtent net.

— Les mains en l'air ! tonne le *deputy*.

L'écho : en l'air... en l'air... l'air...

Sabots des chevaux, poussière, busards. Et, à peine levés, les bras se baissent pour que claquent les menottes. Weary descend

promptement de cheval pour tendre au prisonnier une gourde enveloppée de drap kaki ; Fiddlefoot boit avec une avidité fébrile, rit, boit, tousse, crache, et boit encore... l'eau fraîche ruisselle sur son menton mangé de barbe, sa chemise... sur les bracelets d'acier poli...

— Hé ! Hé ! ça suffit... Weary lui arrache la gourde des mains.
« Tu vas crever avec tant de flotte dans le bide ! »

Frosty se dresse de toute sa petite taille dans une posture conquérante de général mexicain. Il se frotte les mains. « Bon boulot, les gars. » Il empoigne son prisonnier par le bras et ricane : « C'est pas avec moi que tu vas t'évader... non, môôôsieu... » Et soupçonneux : « Qui c'était qui te tirait dessus ? »

— Des gars de la bande à Red, répond Fiddlefoot d'un ton las, désabusé.

— Parce que t'as zigouillé leur chef, conclut le policier, péremptoire.

— Je ne tue pas les gens dans le dos.

Rire sardonique.

— Et Rock Hansen ?

Fiddlefoot pousse un profond soupir exaspéré et articule en martelant les mots :

— Je-n'ai-pas-tué-Hansen !

— Bien sûr que non. Et Small non plus ?

— Non plus.

Frosty lui dépose sur le front un hypocrite baiser de curé. « T'es un petit saint, va. »

En longue file et dans un nuage de poussière rouge, la *posse* sort du défilé.

*

* *

À nouveau Fiddlefoot respira l'air humide, puant, de la petite prison campagnarde ; le même crépuscule blafard filtrait tristement entre les barreaux. Ruminant de sombres pensées, le captif gratta le fond de sa poche pour rassembler quelques brins de tabac et roula une famélique cigarette. Il allait se balancer au bout d'une corde pour un meurtre qu'il n'avait pas commis ; et Butch Mulloy, lâche assassin du bouillant mais sympathique brigand irlandais, demeurait impuni. Cette seule idée lui faisait contracter la mâchoire et serrer les poings.

Soudain un léger craquement au plafond lui fait lever la tête ; le cœur battant et les tempes bourdonnantes, il voit avec stupeur une planche vermoulue se soulever lentement... et une corde descend avec des déhanchements voluptueux de jeune coquette. D'un bond le prisonnier est sur pied ! Il se hisse sur le toit à la force du poignet, avance à quatre pattes, prenant d'innombrables précautions pour ne point

faire craquer les vieilles planches. On entend le garde faire les cent pas. À plat ventre, respiration bloquée. Dès que le bruit de bottes s'éloigne, il saute à terre et court sur la pointe des pieds jusqu'à un cheval qu'on distingue vaguement dans l'ombre, attaché à la barrière. C'est le sien ! Et, en travers de la selle, sa ceinture-cartouchière et son colt !

Le sable crisse... L'évadé se fige, immobile comme un Indien. Le gardien tourne le coin de la maison. On le voit très bien sur le sable clair sous la lune.

C'est Dave Winters, le contremaître du *Boxed H*.

CHAPITRE XV

Dakota écarquilla des yeux agrandis d'horreur, sa pomme d'Adam fit un double saut périlleux dans l'attente épouvantée d'un couteau au fil aiguisé comme un rasoir. – Brusquement arraché à ses beaux rêves, il s'était réveillé en sursaut, la bouche écrasée par une main large et velue.

— *Chut...*

— Oh ! ah !... c'est toi... Oh ! Sainte Vierge Marie !... Il haletait, plus blanc qu'un drap de lit. « T'es pas un peu siphonné ? c'est pas des coups à faire ! j' suis vieux ! j'aurais pu avoir une crise cardiaque ! »

— Pour avoir une crise cardiaque il faut avoir un cœur et le Bon Dieu a oublié de t'en mettre un... Fiddlefoot, accroupi dans la nuit étoilée, riait tout bas. Soudain sérieux : « Donne-moi les dernières nouvelles. Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Le vieil ours mal léché reprenait lentement ses esprits ; échevelé, bouffi, les yeux rouges, il était plus sale et repoussant que jamais.

— Ben... ça va pas tellement bien... Il demeura un instant songeur, regarda son camarade et poursuivit à voix basse : « La bande est divisée. Beaucoup de gars sont pour toi, mais une douzaine sont avec Mulloy. C'est des disputes, des discussions à n'en plus finir... personne est d'accord... Tout à coup bien réveillé et frémissant d'impatience : « Et toi ? T'as appris du nouveau ? »

Fiddlefoot fit plusieurs petits mouvements de tête mystérieux et affirmatifs.

— Et comment ! L'assassin de Red montait un cheval beige avec le bout des pattes noir.

— Vingt dieux !... Il s'assit d'un bond. « Alors c'est bien Butch ! »

— Bien sûr que c'est lui.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Le tuer.

Dakota, enchanté et l'œil allumé, chuchotait d'un ton surexcité : « Maintenant. C'est le moment. Y roupille. Au couteau. *Couic !...* » D'un ongle large et noir il se tranchait la carotide. « *Couic !* » De vieux

et chers souvenirs lui revenaient à la mémoire. « Avec un bon couteau indien, on peut arriver à couper la tête d'un seul coup. »

Fiddlefoot, souriant mais un peu écœuré, calma le forcené. « Bon, bon... comme tu voudras... » soupira Dakota, déçu.

— Tu dis que la majorité de la bande est pour moi.

— Oh ! largement ! Au moins les deux tiers.

— Alors ça colle, murmure Fiddlefoot.

Il se glissa sous la couverture grasseuse et trouée et s'endormit d'un sommeil de brute aux côtés de son sanguinaire mais fidèle camarade.

L'aube verte...

Les lézards sortent de sous les pierres, gobent les derniers insectes nocturnes, et filent comme l'éclair – en chasse !

Dans le campement partout se lèvent des hommes hirsutes qui s'étirent et bâillent. Couvertures secouées. Cliquetis d'armes. Appels. Rires. On aperçoit Fiddlefoot, on l'entoure. Mais plusieurs voleurs au contraire s'éloignent, l'air fermé, hostiles. Le regard du fugitif est attiré par une chevelure rouge vif qui flotte comme un oriflamme dans la brise matinale... un jeune homme souriant aux cheveux très longs, mince et fluët dans ses blue-jeans collants et sa chemise de cow-boy s'avance – tend la main avec un sourire amusé.

— Salut, caïd.

La mâchoire de Fiddlefoot manque de se décrocher en reconnaissant Monte Molly.

— Q... qu'est-ce que vous faites ici ?

Le sourire disparaît comme par enchantement. Elle a le visage dur, tragique, d'un petit tueur adolescent.

— Je suis venue pour venger mon frère.

Poings sur les hanches, Fiddlefoot soupire, accablé.

— Vous croyez pas que c'est plutôt l'affaire d'un homme ?

Elle aussi met ses poings sur ses hanches. Et elle s'avance sous le nez du grand gaillard.

— Vous me prenez pour une mauviette ?

— Grand dieu non ! s'empresse de préciser Fiddlefoot. Il s'enfonce son Stetson sur les oreilles et bat en retraite, rouge et furieux.

Mais un groupe menaçant s'approche, armé jusqu'aux dents. Au milieu des voleurs se dandine Butch Mulloy, l'œil mauvais et le menton prognathe. Tous les hommes fidèles se massent aussitôt derrière Fiddlefoot. Fusils, revolvers, jaillissent comme d'un chapeau de prestidigitateur.

Face à face. Le silence pèse comme une chape de plomb.

Et la voix rauque de Dakota tonne dans l'air limpide du matin.

— C'est nous les plus nombreux. Au moindre geste on vous

hache comme chair à pâté.

— On vous veut pas de mal, les gars, précise Fiddlefoot, diplomate. C'est une affaire entre Mulloy et moi.

Les voleurs se concertent, un instant indécis ; puis ils s'écartent de leur chef en traînant les pieds. Immédiatement, la bande de Dakota fait de même. Le vieux brigand entraîne d'un bras ferme et paternel la jeune femme qui proteste. Les bandits, rangés en double haie ainsi que les spectateurs d'un match de football, regardent, tous muscles tendus, leurs chefs, debout, seuls, au milieu du campement jonché d'objets hétéroclites et épars.

— C'est toi, fumier, qui m'a tendu une embuscade dans le défilé...

Mulloy ne répond pas. Dakota s'exclame : « Le salaud ! Il nous a raconté qu'il avait attaqué le *Boxed H* ! »

— Butch, lâche coyote assassin ! à toi !... Ramassé tel un puma prêt à bondir. « MAINTENANT ! »

Les mains, les crosses !... volent ! Éclairs ! Fumée ! Les deux détonations se confondent en un seul coup de canon qui roule sur les *barrens* et tonne longtemps, assourdi, renvoyé par les contreforts des Dragoons. Une balle déchire la chemise de Fiddlefoot, égratignant la taille. Butch recule en titubant, comme traversé par un javelot apache. Une grosse fleur rouge s'étale et grossit sur son plastron. Il ouvre la bouche, vomit un flot de sang, bat l'air de ses bras ainsi qu'une chauve-souris, et s'abat, foudroyé, face contre terre.

Le silence fut rompu par le murmure admiratif de Dakota : « Ben mon 'ieux... un peu rapide, le copain ! »

À la vue de leur chef étalé dans la poussière comme un sac d'avoine, les partisans de Butch rassemblèrent leurs affaires et commencèrent à seller leurs chevaux ; une demi-heure plus tard, ils devaient partir en direction des Dragoons sans avoir dit un mot à leurs anciens compagnons. Le reste de la bande se groupa autour de Dakota pour commenter le duel avec une animation fascinée.

La flamboyante rouquine s'approche de Fiddlefoot.

— Dakota vient de me dire que Butch est l'assassin de mon frère. C'est vrai ?

— Ouais.

— Vous pourriez me parler sur un autre ton...

— *Yes ma'am*... Il grimaçait un sourire de larbin, se confondait en obséquieuses courbettes. « Voudriez-vous avoir l'extrême obligeance de ne pas être toujours dans mes jambes, *ma'am*... Pourriez-vous retourner à votre tripot et vos cartes truquées et nous laisser tranquille... *ma'am*... » Il soupira, excédé. « Grand dieu ! nous avons assez d'emm... comme ça ! »

— Je vous emm... ?

Il sourit.

— J'ai pas dit ça.

— Je ne suis pas venue ici pour faire des histoires, vous savez... Elle avait soudain l'air d'une petite fille grondée. « Red était le seul frère qui me restait, je serais allée jusqu'au bout du monde pour le venger. » Songeuse, elle laissait errer son regard sur les Dragons. « Pourquoi ? Mais pourquoi ! C'est insensé ! Ils étaient bons copains, tous les deux ! »

— *Mmmm...* Fiddlefoot semblait peu convaincu. « Je les ai entendus se disputer plusieurs fois. Et puis, vous savez... » Il la regarda en face. « Dans ce métier-là, y a pas d'amitié. Butch était un forban sans foi ni loi. Il jalousait Red. Il voulait devenir le chef de la bande. Il aurait tué pour moins que ça. »

— Je sais, murmure-telle tristement.

Il se campa devant elle, lui posa les deux mains sur les épaules, souriant gentiment. Et les yeux dans les yeux : « Miss Molly, il y a encore beaucoup de choses que j'ignore et qui ont un rapport avec la mort tragique de votre frère. Je voudrais savoir si Red travaillait seul ou s'il était en cheville avec Dardon. »

— Ils travaillaient ensemble, répondit spontanément la jolie rouquine. Red volait le bétail, maquillait les marques, et conduisait les troupeaux à la frontière. À partir de là, Nick s'occupait du reste. Ils partageaient les bénéfices moitié-moitié.

Fiddlefoot ne put s'empêcher de lancer une pique.

— Votre frère volait le bétail du *Boxed H*. Et vous, vous volez la paye des cow-boys. Est-ce aussi pour vous venger ?

— Bien sûr... Elle semblait ravie, comme d'un compliment. « Nous faisons la guerre au *Boxed H*. Tous les moyens sont bons. »

— Même le meurtre ? demanda-t-il d'un ton volontairement détaché.

Elle éclata d'un rire sauvage.

— Ah ! ça ! oui, alors !

*

* *

Des caisses de bouteilles vides s'empilaient autour de l'entrée de service du *Longhorn Saloon*. Fiddlefoot, embusqué derrière une haie, scruta attentivement la rue déserte ; rassuré, il traversa l'espace baigné de lune en trois bonds silencieux de chat. Apprenant à travers la porte verrouillée le nom de son nocturne visiteur, Nick Dardon poussa une exclamation étouffée et s'empressa d'ouvrir dans un grand glissement de pantoufles. Avant même de prononcer une parole il alluma un cigare.

— La bande m'a élu chef, annonça l'évadé avec un sourire

entendu. J'ai pensé qu'on pourrait continuer comme du temps de Red...

— Où est Mulloy ? demanda le tenancier.

— À six pieds sous les pierres des *barrens*.

Nick faillit jaillir hors de sa chemise de nuit.

— V... vous l'avez tué ?

— Je vous promets que je ne l'ai pas enterré vivant.

Cigare agressif. « Qu'est-ce que vous me voulez ? »

— Je viens de vous le dire... Clin d'œil. « Causer affaires. »

— Je suis un honnête citoyen et ne traite pas affaires avec des brigands. Monsieur, je vous prie de sortir immédiatement !

Il avait bien appris sa leçon, il avait l'air presque sincère. Fiddlefoot ricanait en le regardant en coin.

— Nick, Nick... raconte ça à d'autres, mais pas à moi...

Le tenancier, visiblement fort ennuyé et vert de peur, se tourna pour allumer une lampe murale à abat-jour de soie garni de franges et de pompons ; à la lueur vacillante, pendant que Nick réglait la mèche, le nouveau chef des voleurs aperçut sur le bureau la feuille jaune d'une formule télégraphique. Il s'approcha d'un pas, glissa un coup d'œil inquisiteur, et put déchiffrer le mot « Rock ». Mains derrière le dos et télégramme au fond de sa poche, Fiddlefoot semblait prodigieusement intéressé par la descente de lit lorsque se retourna Nick Dardon.

— Monsieur, je vous ai demandé de sortir...

— Bon, bon... Il haussa les épaules, souriant et décontracté. « Dommage. On paye toujours un bon prix pour le bétail volé au Mexique. »

Il y eut cette nuit-là dans la ville d'Adobe un honnête citoyen qui ne put fermer l'œil.

Passé le gué de Lost River, l'évadé sortit de sa poche une boule de papier jaune et froissé ; il lut le télégramme à la lueur d'une allumette protégée dans sa main en forme de coupe.

Nick Dardon
adobe

miss priscilla Halliford fille unique de la sœur décédée de Rock Hansen vient d'arriver de boston pour réclamer le Boxed h. lui ai appris la nouvelle du fils retrouvé. elle veut aller à adobe pour le rencontrer. reçois-la avec les honneurs.

Warner Wallington

Sourcils froncés et papier à la main. Fiddlefoot, absorbé par ses pensées, laissa l'allumette lui brûler le bout des doigts. Quelles raisons pouvaient pousser l'avocat de Rock Hansen à s'adresser, entre tous, à Nick Dardon, pour recevoir une parente de l'ex-patron du *Boxed H* ?

Le petit tenancier n'était-il pas son pire ennemi ?

CHAPITRE XVI

Miss Priscilla Halliford, de Boston, Massachusetts fut accueillie à la gare d'Adobe par Creighton-Caldwell, d'Oxford, (hum !) Grande-Bretagne. Sous les arcades de la grand-rue, une file ininterrompue de cow-boys, sourcils en accent circonflexe et mâchoire pendante, vit passer un couple peu banal quoique bien assorti. Petite, ravissante, miss Halliford, coiffée d'un impeccable et sévère chignon, vêtue d'une robe grise de puritaine boutonnée jusqu'au cou, évoquait irrésistiblement une jeune institutrice de province anglaise, – fille de pasteur, bien entendu. Creighton-Caldwell, plus gentleman-farmer que jamais, lui donnait le bras avec une ostentation compassée. Il avait revêtu pour la circonstance un complet de tweed moutarde, composé d'un veston « Norfolk » et d'une culotte de golf qui bouffait tel un pantalon de zouave sur des chaussettes écossaises à gros carreaux criards.

Enthousiasmée par l'accent d'Oxford, la mignonne rosissait de plaisir et arrondissait une bouche en forme de cerise.

— Comment ? s'étonnait-elle avec une moue de grande mondaine, un homme tel que vous, sir, a-t-il pu se fixer dans ce pays de sauvages ?

— Les sauvages ont besoin qu'on leur apporte la Bonne Parole, ma chère enfant, susurra l'Anglais, patelin.

— V... vous êtes ministre du Culte ? s'écria-t-elle, émerveillée.

— Heu... pas officiellement, non. Mais j'ai suivi des cours de théologie, autrefois, à Oxford (il fallait l'entendre prononcer *Aââx ferd* !) et j'ai pensé que mes services pourraient être utiles dans ce Far West sanguinaire, brutal, meurtrier...

— Les gens d'ici sont si méchants ? s'inquiéta la petite Bostonienne, le front plissé d'une imperceptible et charmante ride.

— Ce sont des monstres à face humaine, soupira Creighton-Caldwell en l'observant du coin de l'œil.

Dans un cabriolet neuf attelé d'un cheval blanc, miss Halliford fut conduite au *Boxed H* pour payer une visite de courtoisie à un lointain cousin, qu'elle n'avait pas vu depuis l'âge de douze ans – noblesse oblige !

Hélas ! le Far West ne plut point à la mignonne ! Ni la prairie

grandiose, ni le *Boxed H* ni le cousin Adolph.

Sur le chemin du retour, ses petits ongles roses serraient convulsivement le tweed rugueux du veston « Norfolk ».

— Mister Caldwell !... L'angoisse lui serrait la gorge. « Cet homme est un imposteur ! »

— Un imposteur ! s'écria le digne anglican au comble de l'indignation.

— Absolument ! Tous les Hansen sont gauchers, c'est congénital... Quand j'ai vu que cet individu ne l'était pas, je lui ai tendu plusieurs pièges dans lesquels il est tombé comme le benêt qu'il est. Cet homme *n'est pas* mon cousin Adolph.

— Mais voyons, miss Halliford... Il lui parlait comme un père qui tente de raisonner une jeune fille déraisonnable. « C'est impossible ! Si cet homme n'est pas votre cousin Adolph, que fait-il au *Boxed H* ? »

— Je n'en sais rien pour l'instant, gronda-t-elle d'une voix sourde, mais je le saurai, même si je dois rester dans votre Far West de sauvages jusqu'à la fin de mes jours !

Creighton-Caldwell, blême, se garda bien de répondre ; malgré ses tweeds épais, il sentait une sueur froide lui couler traîtreusement le long de l'échine : en prononçant ces énergiques paroles, la douce miss s'était mise à ressembler de façon frappante à Rock Hansen.

*
* *

En début d'après-midi, le *Longhorn Saloon* était calme comme un cimetière. Caldwell traversa en sautillant la salle déserte, adressa au passage un salut amical au barman, et droit se rendit chez Nick Dardon.

— Où est la souris ? demanda le cigare.

— Elle s'est transformée en chat, répondit la veste de tweed d'un ton lugubre.

L'Anglais s'effondra dans un fauteuil capitonné profond comme une gondole et raconta la peu encourageante entrevue entre les « cousins ».

— *Mmmm...* Le cigare cherchait de l'inspiration dans la colonne de fumée bleue qui serpentait vers le plafond. « Si on lui proposait du pognon pour qu'elle nous foute la paix et retourne chez elle ? »

Haussement d'épaules de dérision : « Pas quand il s'agit d'un ranch de cent mille dollars ! »

— On peut lui flanquer une sainte pétoche...

Creighton-Caldwell sentit à nouveau la sueur froide entre ses omoplates.

— Tu ne la connais pas !... Elle a le sang du vieux Rock dans les

veines.

Nick Dardon réfléchit un instant et se mit à rire.

— Rock a bien cassé sa pipe, sang ou pas sang.

— Nick... tu ne veux pas dire... un autre crime ? bredouilla l'Anglais, de plus en plus mal à l'aise.

— Bien sûr que non ! qui parle de crime... Deux ronds de fumée montent lentement. « Mais y a des accidents tous les jours... »

— Grand dieu ! Nick, il y a peut-être des moyens moins... radicaux.

Le tenancier écrase rageusement son cigare dans un cendrier publicitaire. « T'as qu'à le trouver, toi qui est si fortiche, le moyen moins radical... »

Soupirant et déprimé, Caldwell sortit du bureau et se sentit attiré par le bar comme un clou par un aimant. « Whisky », commanda-t-il d'une voix morne. Bouteille en main, verre dans l'autre, il alla s'asseoir à une table, pécha le rat blanc dans sa poche de veste et installa la bestiole à son poste habituel, sur l'épaule droite. Une heure et six verres pleins plus tard, les lustres de cuivre dansaient dans un halo flou, le barman s'étirait comme un reflet de glace déformante et un noir cafard tournait dans le cerveau brumeux de l'ex-étudiant en théologie. Encore un meurtre ! Une jeune femme si gentille, si cultivée... Il vide un septième verre d'un trait et le pénitencier de Yuma surgit au milieu du saloon, effroyable mirage, avec ses hauts murs gris, ses minuscules fenêtres grillagées, sa cour carrée et ses miradors... Cette fois c'est une cascade glacée qui dévale la colonne vertébrale de l'ancien bagnard. Retourner là-bas ! Jamais ! Il se redresse sur sa chaise, poitrine bombée, menton volontaire. Et hop !... encore un derrière la cravate... Peuuh, un crime de plus ou de moins... d'ailleurs c'est pas un crime, ça sera un accident... Dardon l'a bien spécifié : un AC-CI-DENT.

« Ac-cident ! Ac-cident ! Ac-cident ! » chantonne Creighton-Caldwell en battant la mesure avec la bouteille.

À Boston c'est des sauvages, au Far West c'est tous des idiots... heu... c'est peut-être le contraire... À Yuma c'est tous des vaches, ça c'est sûr ! Même des vaches enragées ! Oxford ! ah ! Oxford !... y a que ça de vrai ! Si je m'étais fait curé j'aurais triché aux cartes dans un presbytère d'Oxford et j'aurais gagné le *Boxed H* au poker... j'aurais engagé Monte Molly comme servante... Il éclate d'un affreux petit rire égrillard... Elle ferait le ménage avec un p'tit tablier noir... Ah ! bon dieu ! pourquoi ne me suis-je pas fait curé !... Qu'est-ce qu'il a cet abruti de barman à me regarder comme ça ?... Rose. Noir. Rose. Noir. Miss Halliford. Les puritains. Rock Hansen. Red.

Red. Red. Red... Rouge. Rouge. Rouge.

Rouge. Noir.

Sang. Deuil.

Y commence à me casser les pieds, cet imbécile de barman...

— Hep ! là-bas !... oui, vous, avec vot' face de crabe... Il hoquette, la voix pâteuse. « Quek vous z'avez à m' regarder comme ça ? »

Derrière le comptoir, le tablier blanc soupire et s'absorbe dans l'astiquage d'une chope à bière. Soûl comme une grive, l'Anglais cherche des histoires.

— C'est ma binette qui vous revient pas ?

— Allons, allons, mister Caldwell... Tablier blanc, conciliant et habitué aux ivrognes, tente de détourner la conversation. « Tenez, vous savez pas ce que vous devriez faire ? Emporter la bouteille chez vous et la finir avec vot' rat blanc, bien tranquillement, dans un bon fauteuil. »

Les doubles volets s'ouvrent avec fracas pour laisser entrer trois jeunes cow-boys du *Boxed H*. Ils parlent fort, rient bruyamment. L'un d'eux lance son chapeau au plafond et pousse un sauvage cri de guerre sioux : *Yaaaaaaa... Hou !!!*

Affolé, le rat blanc dévale à toute vitesse la manche de tweed de son maître, se met à courir dans la salle comme un jouet mécanique. Les cow-boys hurlent de joie et se lancent à ses trousses. Ils tentent de l'avoir à coups de chapeau. La pauvre bestiole, terrorisée, zigzague entre les pieds des meubles en poussant de faibles cris d'angoisse. Délire des cow-boys ! Le rat blanc escalade le comptoir où on le reçoit à grands coups de serviette. Le torchon claque le bar avec un bruit sec de tapette. L'animal se laisse glisser au sol – toboggan. Cache-cache. Chassé-croisé. Jamais les vachers ne se sont tant amusés. Caldwell tente désespérément de venir au secours de son fidèle compagnon ; il se lève lourdement, titube entre les tables, se prend le pied dans une chaise, et s'étale, renversant les meubles... Attiré par le vacarme, Nick Dardon sort de son bureau, les sourcils froncés ; or le louche tenancier adore les cigares mais a une sainte horreur des rats – chacun son goût. Et la petite boule blanche pourchassée se lance dans ses jambes...

Le derringer surgit dans la main de Nick comme un mouchoir dans celle d'un prestidigitateur. Trois fois retentit une sèche détonation...

Creighton-Caldwell se hisse sur pieds, cramponné à la table et les yeux fous. Il brandit une chaise, se rue sur Dardon en poussant un sauvage hurlement. Amok. Prêt à tuer. Les vachers, le barman, suivent la scène, la bouche ouverte de stupéfaction. Nick Dardon attend la charge du forcené derringer au poing ; il tire à bout portant. Touché à l'épaule, l'Anglais lâche sa chaise et tombe sur le dos, les quatre fers en l'air ; il sanglote bruyamment au sol, agitant bras et jambes comme un bébé énorme et coléreux.

Nick, impassible, sort un cigare de sa poche et posément le lèche.

— Emmenez ce crétin chez le toubib...

D'un revers de main dédaigneux, il fait le geste de balayer la salle.

Creighton-Caldwell passa effectivement chez le docteur – avant d'aller trouver Fiddlefoot.

*
* *

Miss Priscilla Halliford s'apprêtait à sortir ; pour cet important événement elle avait mis un col claudine sur sa robe monacale et noué sous son fin menton un bonnet de quakeresse dont les cordons empesés s'écartaient comme une moustache de chat. Elle ouvrait la porte, clé en main, lorsqu'elle recula, une main sur le cœur et l'autre sur la bouche. Creighton-Caldwell, échevelé, puant le whisky et le bras en écharpe, entra d'une démarche incertaine, traînant sur ses talons un athlétique gaillard au visage boucané et mangé de barbe. Winchester au poing. Colt pendu bas sur la cuisse, dans un étui noué au-dessous du genou par un lacet de cuir tressé. Malgré sa surprise indignée, la jeune miss ne put s'empêcher d'arquer les sourcils avec intérêt car elle avait lu un feuilleton « Western » dans le *Christian Woman Magazine*.

Par contre le digne pasteur anglican la déçut beaucoup.

— Mister Caldwell ! s'écria-t-elle d'un ton réprobateur. Seriez-vous... *intoxiqué* ?

— Oui... heu... non, plus maintenant... L'œil hagard, il gesticulait comme un moulin à vent. « Miss Halliford, vous aviez raison. Adolph n'est pas Adolph. Le vrai Adolph est mort et c'est Nick qui est derrière le faux Adolph. Ne sortez surtout pas, votre vie est en danger. Le vrai Nick sait que vous savez tout sur le faux Adolph... heu... enfin bref, restez chez vous. »

Elle recule lentement contre le mur, étreignant ses seins fermes et ronds.

— Mais il est complètement *ivre* !

Son regard à la fois effarouché et furieux interroge anxieusement le grand cow-boy. Deux doigts crasseux touchent un Stetson cabossé.

— Fiddlefoot, ma'am.

Petit mouvement de tête sec. Sourire forcé.

— Priscilla Halliford.

— Enchanté de faire votre connaissance, ma'am... Il ferme la porte d'un coup de pied. « L'Angliche a raison. Faut pas sortir. Les rues sont pas sûres. Nick est dangereux. Pourrait y avoir du pétard. »

Se demandant si elle doit rire ou se fâcher, la jolie miss adopte l'ironie. « Vous avez parfaitement raison, monsieur : un pays où deux hommes entrent sans préavis chez une femme seule n'est certainement pas sûr. Là-dessus, bonsoir ! » Elle se dirige vers la porte.

Fiddlefoot s'y adosse, immense, puissant. Il roule une cigarette avec un flegme placide. Caldwell implore et gémit :

— Je vous en supplie, miss Halliford... Soyez raisonnable, je suis allé chercher ce monsieur exprès pour vous protéger !

— Mister Caldwell, je suis assez grande pour me protéger toute seule.

— C'est pas Boston ici, ma'am... Fiddlefoot nasille un magnifique accent texan, onctueux comme du savon. « C'est Adobe, Arizona. Far West, cow-boys, Indiens... *Pan ! Pan !* En ce moment y a un ou deux tueurs qui vous guettent dans la rue. »

Elle pousse un soupir excédé. « Merci, Buffalo Bill. »

— Miss Halliford, voulez-vous m'écouter...

Elle tape du pied.

— C'est trop fort ! Vous allez me garder longtemps prisonnière ?... Furieuse et menaçante : « J'ouvre la fenêtre et je crie. »

Fiddlefoot hausse les épaules, et souffle la fumée par les narines.

— Je ne vous le conseille pas, ma'am.

D'un pas rageur et décidé, l'entêtée marche droit sur la fenêtre et lève le store – carré lumineux dans la nuit.

Fiddlefoot la bouscule, la plaque au mur juste à temps. La vitre vole en éclats. Une balle miaulante se fiche dans le mur. Du trou blanc coule comme d'une sablière du plâtre en poudre.

CHAPITRE XVII

Les voyages forment la jeunesse. Lorsque quatre longs gaillards aux jambes en cerceau entrèrent en file indienne dans la chambre d'une femme seule, miss Priscilla Halliford, de Boston, Massachusetts, les accueillit avec son plus avenant sourire et chaleureusement serra les pattes calleuses de ses doigts blancs et fins.

Fiddlefoot fit les présentations.

— Dave Winters, bosco du *Boxed H...* Weary, (un clin d'œil) voleur de bétail... Freemont, cow-boy du *Boxed H...* Driscoll, dresseur de mustangs...

Il fallait entendre le ton ravi avec lequel elle dit : « Enchantée, messieurs. » Et elle écouta Fiddlefoot avec l'attention fascinée d'une écolière sage.

— Ma'am, vous allez coucher dans la chambre du milieu, nous serons dans les deux chambres immédiatement à côté, vous serez encadrée comme une vache au corral... On va prendre des tours de garde. Y aura toujours un homme armé devant votre porte. Si la fusillade éclate, cachez-vous sous le lit. O.K. ?

Sourire reconnaissant et mutin.

— O.K. !

Elle fit vivement sa valise, monta l'escalier escortée de ses gardes du corps. Arrivée sur le palier elle poussa une exclamation. « Oh ! je n'ai pas pris la clé de la chambre ! »

Fiddlefoot, ironique, lui tendit celle de la pièce qu'ils venaient de quitter. « Ici toutes les clés ouvrent toutes les portes. » Deux longs bras s'écartent en signe d'impuissance. « C'est le Far West, *ma'am*. »

Soupir. Yeux au plafond.

— Seigneur ! quel pays !

Miss Halliford alla se coucher, les cow-boys s'allongèrent sur les dessus de lit à fleurs avec leurs bottes aux pieds et le fusil au côté. Fiddlefoot éteignit les lumières. Il souleva prudemment la fenêtre à guillotine pour sonder la nuit menaçante. Rien. Silence. Main Street, déserte, baignée dans la clarté jaune de ses réverbères à huile... Les frontons tarabiscotés des façades, ombre noire et fantomatique sur le velours étoile du ciel. Il ferme la fenêtre, pend sa ceinture-cartouchière aux barreaux de cuivre du lit, s'étend sur le dos et allume

une cigarette. Attente. Dans le couloir, on entend la toux discrète du garde. Dans l'autre chambre, Creighton-Caldwell s'est endormi d'un sommeil lourd et brumeux entre Dave Winters et le cow-boy du *Boxed H*.

La pâle clarté lunaire éclaire la pièce. Le bout incandescent de la cigarette danse comme une luciole. Au loin une vache meugle dans la nuit. Soudain la voix du garde retentit, surprise et interrogatrice : « Y a quelque chose qui ne va pas, *ma'am* ? »

D'un bond Fiddlefoot est dans le couloir. À sa stupéfaction il trouve miss Halliford en chemise de nuit sur le pas de sa porte.

— V... voulez-vous jeter un coup d'œil dans ma chambre... je sens le brûlé.

Il entre, renifle... et se rue à la fenêtre : une colonne de fumée obscurcit la façade, de courtes flammes bleues et jaunes lèchent la base du bâtiment de bois.

Dans le couloir au galop... « Les gars ! Les gars ! Au feu ! Tout le monde dehors ! » Brouhaha. Portes claquées. Les cow-boys encadrent la jeune femme dans un grand cliquetis d'armes. Creighton-Caldwell, abruti, se rendort, debout contre le mur ; Dave Winters le secoue et l'entraîne. Fiddlefoot court le long du corridor, ébranlant au passage chaque porte d'un solide coup de poing. « Au feu ! Au feu ! Tout le monde dehors ! » Un représentant de commerce sort, effaré et sa marmotte au poing ; en blanche chemise de nuit de finette et bonnet de coton sur le crâne il a l'air d'un fantôme qui vole dans le couloir. Fiddlefoot ouvre la porte de la cage d'escalier, de lourdes volutes de fumée noire entrent dans l'étage. Toussant, crachant, il claque la porte. Mais il a eu le temps d'apercevoir l'escalier – un brasier !

Il se précipite vers la fenêtre à l'autre bout du corridor. Trop tard ! Les pinceaux des flammes montrent déjà leur pointe, le cadre de bois commence à noircir et à craqueler. À l'instant où il arrive, la vitre vole en éclats sous l'effet de l'intense chaleur et une bouffée d'air brûlant le fait reculer.

Idem dans les chambres donnant sur Main Street : toute la façade est la proie des flammes... Dans dix minutes, au plus, l'hôtel, entièrement construit en bois, va s'écrouler.

— Vite ! les fenêtres de derrière...

Il est encore possible de se sauver par-là. Mais aussitôt que des silhouettes humaines se profilent dans la clarté rouge et dansante, des coups de feu claquent, partant des toits voisins. Plusieurs balles sifflent au-dessus de leur tête, une lampe se brise avec un bruit de grenade. Deux tireurs invisibles, installés en des points stratégiques, contrôlent l'hôtel sous leur feu croisé et interdisent toute sortie. Or, il faut sortir !

— Dave, Weary... vous nous couvrez. Je vais essayer de faire

descendre la fille.

Agenouillés comme des fantassins défendant un fort, les cow-boys tiennent l'ennemi en respect et ripostent coup pour coup.

Intense fusillade. Ronflent les flammes. Tout crépite, craque, explose... Chaleur de fournaise. Les hommes s'agitent tels des diables dans une rouge clarté d'enfer...

Protégé par le tir roulant de ses compagnons, Fiddlefoot se penche à la fenêtre. Dans les rues et les terrains vagues, des villageois accourent, habillés à la hâte... des femmes, un imperméable jeté sur la chemise de nuit. Mais ils sont trop loin pour porter le moindre secours – et la fusillade les maintient à une distance qui serait sagement prudente si elle n'était lâchement respectueuse...

Weary hurle entre deux coups de fusil :

— Grouille-toi, nom de... !

Fiddlefoot lance deux matelas par la fenêtre et attrape la jeune femme.

— Allez ! vite ! Y a que cinq mètres. Courez à toute vitesse dès que vous serez en bas.

Elle enjambe le rebord, se laisse glisser le long du mur, solidement maintenue par son sauveur qui lui tient les poignets. Elle offre une cible parfaite. *Ping ! Ping !...* De grosses échardes volent du mur déchiré. Il la lâche et elle tombe sur les matelas.

Creighton-Caldwell et deux voyageurs prestement suivent le même chemin...

Bientôt, seuls Winters et Weary sont encore dans l'hôtel. La façade sur Main Street n'est déjà plus qu'un gigantesque panneau de fer. Fiddlefoot et les deux hommes du *Boxed H* couvrent à leur tour la fuite de leur arrière-garde.

Mais les coups de feu ont déjà cessé : toute la ville est dans la rue et les tueurs se sont prudemment fondus dans la nuit. Le petit groupe de rescapés se fraye un chemin parmi la foule dense et glapissante. Soudain un « Ahhhh ! » profond monte de cent bouches, la populace recule, effrayée mais fascinée. Le toit s'effondre dans un feu d'artifice d'étincelles, la colonne de flammes semble monter jusqu'au ciel. Leur visage tendu, teinté d'écarlate, les habitants d'Adobe regardent en silence l'hôtel qui achève de se consumer en un brasier tordu et crépitant.

Même Fiddlefoot, pris par la grandiose horreur du spectacle, avait momentanément oublié la diabolique machination qui avait bien failli les exterminer tous. Les flammes mouraient maintenant, et un cordon d'hommes et de femmes lançaient sur les braises des seaux d'eau ; la vapeur fusait comme d'une chaudière éclatée.

— Weary, tu surveilles la fille comme si c'était ta fiancée... Le chef de bande prit par le bras le contremaître du *Boxed H*. « Tu crois

que c'est Nick ? »

— C'te blague ! Bien sûr que c'est lui ! Mais va-t'en le prouver...

Une main avide d'exercice caresse une crosse avide de caresses.

— Preuves ou pas preuves, je vais lui dire un p'tit mot, moi ! Tu viens ?

Dave Winters emboîtait déjà le pas...

Fiddlefoot défonça à coups de pied la porte verrouillée du *Longhorn Saloon* ; apparut au balcon de l'étage un Nick Dardon bâillant à se décrocher la mâchoire et vêtu d'un mirifique pyjama vermillon.

— Alors Nick ? Tu t'es engagé dans les pompiers ?

— Qu... qu'est-ce que ça veut dire...

— C' que ça veut dire ? Attends un peu, je vais te faire un dessin !

L'escalier, quatre à quatre... Le freluquet est empoigné par le pyjama et giflé à tour de bras ! Il recule, les mains plaquées sur ses joues brûlantes, une abjecte terreur dans le regard. *Vlan ! Vlan !* un autre formidable aller et retour... Nick tombe à genoux, il pousse des gémissements suraigus. Fiddlefoot l'attrape d'un bras, comme un haltère, et le soulève du sol. À coups de gifles, le tenancier est repoussé jusque dans sa chambre.

— Attendez-moi ! Attendez-moi !...

C'est Creighton-Caldwell qui arrive au galop et complètement dégrisé. Il esquisse un pas de gigue, se frotte les mains comme un dément. Dans la pompeuse chambre surchargée de corniches et dorures, Nick Dardon se recroqueville sur son lit, la tête protégée par ses bras repliés. Veule, ignoble, il supplie d'une voix mourante : « Ne me battez pas ! Ne me battez pas ! »

Dégoûtés, les deux cow-boys contemplent la loque humaine qui geint et sanglote sur les draps défaits.

— Surveille-le, demande Fiddlefoot à son camarade.

Il fouille rapidement la pièce, ouvre tiroirs et armoire. Disparaît à demi dans la gigantesque armoire. Et en ressort brandissant triomphalement une paire de bottes.

— Encore toutes chaudes de ces sales panards ! Et regarde...

Le contremaître et l'Anglais voient les traces de pétrole sur le cuir autour des semelles. « Ça vous suffit, comme preuve ? »

— Le fumier ! gronde Dave Winters.

Fiddlefoot lance les bottes à travers la pièce. Soudain, avant que personne ait pu s'interposer, Nick, plus vif que l'éclair, plonge une main sous l'oreiller. Une sèche détonation claque... Le tenancier se décontracte tel un serpent agonisant, tempe trouée et derringer au poing. L'oreiller blanc se gorge de sang ainsi qu'un buvard. Creighton-Caldwell prend sur la table de chevet un cigare, le flaire, le lèche, et

l'allume avec une sadique volupté.

— Il est mort comme un rat, commente Winters.

— L'expression est fort juste, sir, remarque Caldwell en envoyant des ronds de fumée au plafond.

*

* *

Un chaud soleil était déjà haut dans le ciel mais les habitants d'Adobe, les yeux bouffis par manque de sommeil, commentaient encore avec animation l'incendie de la nuit. Miss Halliford dormait à poings fermés dans une chambre douillette prêtée par l'épicier. Fiddlefoot et Winters prenaient à la gare un café fumant et tonique.

— Et voilà... Le contremaître roulait sa tasse chaude entre ses paumes. Perdu dans un rêve lointain, il souriait d'un sourire indéfinissable et un peu triste. Enfin il regarda son compagnon. « La mort de Rock est vengée. »

Le chef de bande prit son temps pour boire son café. « Tu crois que c'est Nick qui l'a tué ? » dit-il, pensif.

— Ben... évidemment !

Fiddlefoot, souriant, faisait « non » de la tête.

CHAPITRE XVIII

Devant le bureau du shérif, Jim Ross, remis de ses blessures, discutait des récents événements avec son *deputy*. Brusquement Frosty Ferlow bondit sur ses pieds en poussant un sonore juron. Il se précipita dans la pièce, ressortit aussitôt, un fusil à double canon entre ses mains grasses et molles.

Le shérif, tendu et attentif, regardait, lui aussi, les deux hommes qui s'approchaient, à pied, au milieu de la chaussée poussiéreuse. « Fiddlefoot ! » siffla le policier entre ses dents.

Fusil en arrêt sur le perron, Frosty évoquait un chasseur de fauves juché au sommet d'une plate-forme.

— M... ! pose ta canardière ! implora Dave Winters. Tu vois bien qu'il se constitue prisonnier...

— Rien dans les mains, rien dans les poches, plaisanta le fugitif. Et regardant les deux policiers avec un aimable sourire : « De quoi suis-je accusé, exactement. »

— Tu le sais aussi bien que moi... Frosty ne détournait toujours pas son arme. « Tu vas te balancer au bout d'une corde pour le meurtre de Rock Hansen. »

Winters sourit d'un air finaud.

— Allons, sois sérieux, Frosty... Un type n'assassine pas son propre père.

Les yeux du *deputy* s'arrondirent comme des soucoupes. « QUOI ! » Jim Ross, impassible mais tendu, suivait la scène en spectateur intéressé et intelligent.

Fiddlefoot s'avance.

— Dave dit la vérité, gentlemen. J'ai quitté le pays voici huit ans. Je me suis promené un peu partout, surtout au Mexique où j'ai dû m'enfuir après l'histoire du Texas. Là-bas j'ai rencontré Small qui s'est fait tuer à Nogales. J'ai sauté sur l'occasion pour revenir... Il s'étire. « Et me v'là. »

— Tu es le fils Hansen ? demande le shérif.

Courbette théâtrale.

— Adolph Hansen, *sir*.

— Mais tu as tué Small ! glapit Frosty, enragé de pendaions.

— C'est faux... Winters parle comme un contremaître qui fait

son rapport. « Weary a fait une enquête à Nogales. Il a les dépositions signées de deux témoins du meurtre. »

— Reste donc un mort, au Texas, constate Fiddlefoot. Celui-là, je l'ai tué, c'est exact, en légitime défense. C'était lui ou moi.

— Mais alors qui a tué Rock Hansen ? proteste Frosty d'une voix lamentable.

Il met enfin l'arme au pied.

— Toi.

Silence. Tous les yeux sont rivés sur le *deputy*. Écarlate de fureur, Ferlow serre tellement les poings que ses phalanges blanchissent !

— M... moi !... Il essaie de rire mais ne parvient à sortir qu'un piteux hoquet. Haussant les épaules : « Pour tuer quelqu'un, faut une raison. ! Pourquoi diable aurais-je assassiné Rock ? »

Fiddlefoot explique avec une patience d'instituteur : « Parce que tu es le demi-frère de Patrick Rourke qui s'est fait massacrer à Bitter Spring. Vendetta. »

— T'es complètement givré, siffle dédaigneusement l'obèse.

— Vraiment ? Alors relève ton pantalon. Le demi-frère de Patrick Rourke a reçu une balle dans le mollet, au Texas. Voyons voir.

Ferlow ne répond pas. Il est arc-bouté contre la balustrade comme un renard pris au piège.

— Eh bien, relève, dit le shérif d'un ton sec.

— Vous n'allez pas croire ce brigand ! pleurniche le gros Frosty, affolé.

— Relève...

Le fusil à double canon brusquement se redresse ! Une détonation assourdissante roule de maison en maison... Frosty Ferlow lâche son arme et s'écroule, le front troué. Ahuris par ce tir fulgurant et précis de champion, les assistants se regardent, bouche bée. Weary sort de sous les arcades, un colt fumant au poing. « Je le surveillais », dit-il pour s'excuser.

Le shérif Jim Ross lance son chapeau par terre, hoche la tête en signe d'incrédulité, et tonne :

— Bon Dieu de bon Dieu...

— Ça t'en bouche un coin, hein, poulet ? gouaille Dave Winters, secrètement enchanté.

Et pourtant le sourire de Fiddlefoot s'efface comme d'un coup de gomme...

— Allez-y, shérif... coffrez-moi. Je suis toujours recherché pour ce meurtre au Texas.

— T'es pas plus recherché que moi... Jim Ross aurait volontiers étranglé quelqu'un rien que pour passer ses nerfs. « Le shérif texan qui a lancé le mandat contre toi est en taule. Il était le chef de gang de la

ville... »

— Alors je suis libre ! s'écrie le jeune héritier en sautant de joie.

Jim Ross lui marche droit dessus, poings serrés, les yeux hors de la tête.

— Fous-moi le camp avant que je te botte les fesses !

Il beuglait plus fort que toutes les vaches du *Boxed H*.

*

* *

Creighton-Caldwell tressaillit nerveusement en sentant se poser sur son épaule une main ferme et robuste. Fiddlefoot le regardait d'un air sévère.

— C'est toi qui as installé le faux Adolphe dans mon ranch ?

— Heu...

— Bah... on est pas si mal que ça, à Yuma. Avec un bon avocat, t'auras pas plus de dix ans...

— C'est Nick ! brame le malheureux Britannique, tremblant dans ses tweeds.

— Nick... et toi !

Pourtant il se redresse, affermit ses épaules, et regarde le jeune rancher bien en face.

— C'est exact, j'ai trempé dans la combine. Mais je croyais sincèrement que l'héritier légitime était mort ; je ne pensais léser personne.

— Je ne sais pas ce que les juges en penseront, murmure Fiddlefoot, sceptique et absorbé. Si on pouvait éviter le tribunal...

— Éviter le tribunal ! s'écrie le petit Anglais, apercevant une faible lueur d'espoir.

Fiddlefoot, business-business : « Donne-moi le *Barred M* et Bitter Spring et je te donne ma parole d'honneur que tu ne seras pas embêté. »

Caldwell lui saute au cou.

*

* *

— Le sang ! le sang noble, fier, généreux des Hansen... on croirait entendre parler Rock !

Et c'est ainsi que miss Priscilla Halliford, de Boston, Massachusetts, devint une ravissante fermière de Adobe, Arizona. Mais, rendant visite à sa cousine, Fiddlefoot s'attendait à tout sauf de la trouver à la cuisine dans les bras du long Weary.

— Hein ! vous deux ?...

— Et oui, nous deux !

Clin d'œil. Le vagabond ouvre la main. Dans sa paume luit un

insigne de laiton poli : William Mock, n°37, Mutuelle de Protection des Ranchers d'Arizona.

Le visage de Fiddlefoot s'illumine d'un large sourire.

— Sacré Weary ! faut arroser ça !

Mais un sévère chignon bostonien se secoue.

— Apprenez, monsieur, que mon fiancé ne boit pas.

*

* *

Dans leur tombe de Bitter Spring, trois squelettes desséchés et irlandais grincèrent comme des castagnettes le jour où la rousse Monte Molly devint Mrs Hansen.

Fin

4^{ème} de couverture

En Territoire d'Arizona, la terre était au premier venu – ou à celui qui tirait le plus vite... Les Texans arrivèrent, attirés par un mythe de conquête, d'espace illimité. Ils surgirent de l'ocre plaine, poussiéreux, le mégot aux lèvres, armés comme des flibustiers. Les coureurs de prairie, rusés, primitifs, prêts à tout pour se tailler leur place au soleil... ou dans le lit d'une fille.

Mais ROCK HANSEN, patron du Boxed H, voulait l'Arizona pour lui tout seul... Et se trouva coincé entre les clans rivaux un inconnu qui se faisait appeler FIDDLEFOOT. Cow-boy ? Vagabond ? Mercenaire ? Il montait à cheval mieux qu'un Indien. Ses balles allaient droit au but.

Et il n'avait rien à perdre – la corde l'attendait !